ALTERNATIVE libertaire

AL 231 - SEPTEMBRE 2000

# Hommage à Chiquet Mawet

TENDRESSE
Chiquet Mawet n'est plus...
Gun
Tu nous manques...
Collectif
DANS LE TEXTE
Des graines d'Eichmann en nous ?
Chiquet Mawet

LA QUESTION DU MOIS
Allocation universelle
Babar

POLÉMIQUE
Écolo, un an après...
Ch. E.

MISE AU POINT
Le stalinisme, le fascisme et X
Jean Bricmont

L'ESSENTIEL
Perversité
Gablou

FRANCOPHONES
Anarchistes au Québec
Nicolas Phébus

SOLIDARITE LIBERTAIRE
Appel - Un puits pour Los Arenalejos

ESPAGNE / ALTERNATIVE
Le collectif Los Arenalejos d'Andalousie

*TENDRESSE*

# Chiquet Mawet n'est plus !

## Le 5 juillet 2000,
## Chiquet Mawet,
## gravement malade depuis un an,
## a décidé de refuser tout
## acharnement thérapeutique...
## Elle nous laisse bien seuls !

Chiquet Mawet était un grand cru.

Irremplaçable.

On aura beau chercher dans les vieilles bouteilles, on n'en trouvera pas d'autres.

Sa plume était celle d'un oiseau rare : le talent. Ce talent ne provenait pas uniquement de son érudition, non, sa force était de pénétrer profondément les choses qu'elle évoquait ; elle connaissait la vie comme le vigneron connaît son vin, elle savait la part du soleil, de la pluie, de la rosée, de la terre, de la pente... Elle était capable de nommer les saveurs les plus subtiles.

Son écriture, splendide de musique, était la voix d'une passion ardente.

Elle écrivait éperdument, comme on tombe amoureux.

Le monde grondait, rugissait, s'affolait, s'effondrait sous sa plume. Chez elle, le verbe se fondait sans cesse dans l'action.

Elle n'écrivait que parce qu'elle vivait intensément.

Ces dernières années, elle a offert aux lecteurs d'*Alternative Libertaire* une des facettes les plus lumineuses de son talent. Tout ce qu'elle n'a pas su B ou voulu B mettre dans ses œuvres théâtrales ou poétiques, parce que trop brûlant dans l'actualité du monde, trop vivant dans l'humanité quotidienne ou trop brutalement politique ; tous ses coups de gueule, ses coups de cœur, ses coups de blues, tous ses frémissements de la vie immédiate, c'est dans ses chroniques qu'elle nous les a livrés.

À plusieurs reprises, j'ai eu le privilège de la voir écrire sous mes yeux. C'était une chose impressionnante. Elle travaillait au premier étage de sa maison, dans une petite chambre, éclairée d'une seule fenêtre donnant sur un verger sauvage, avec un ordinateur préhistorique. Être à côté d'elle lorsqu'elle écrivait, c'était comme se trouver au pied d'un volcan en éruption. Il suffisait d'une étincelle, d'une simple phrase, d'un bout d'idée à peine ébauchée, et les mots, les phrases jaillissaient comme dans un déluge, avec la vivacité tourbillonnante d'une valse endiablée.

Quelquefois, c'était sur un coin de table, qu'elle se mettait à griffonner, au dos d'un papier d'emballage, dans un débit souple et rapide, avec toujours cette extraordinaire légèreté, cette liberté presque impensable.

On ne saura jamais ce qui lui a pris de mourir comme ça, elle qui savait si bien vivre.

Celles et ceux qui l'ont fréquentée ont sans doute éprouvé les mêmes sentiments : son amitié était un torrent de générosité, d'intelligence et de chaleur humaine.

Elle aimait être optimiste. Par amour. Et par plaisirY Car elle savait que, dans le fond, il n'y a pas beaucoup de raisons de l'être.

Les murs de l'imprimerie d'*Alternative Libertaire*, ne résonneront plus de ses cris d'indignation, ni de ses énormes éclats de rire.

Je garde encore en mémoire ses regards et ses sourires, au travers desquels, on pouvait lire la moindre de ses émotions. Je crois qu'ils ne me quitteront jamais.

Dans l'une de ses chroniques, elle avait écrit *qu'il ne suffit pas de penser pour vivre et agir, mais il faut aussi et surtout* ***ressentir****.*

La terrible impression de vide que je ressens aujourd'hui est impossible à dire.

Gun

---

# Chiquet,
# tu nous manques

Michèle Beaujean des années 60...

La Woow des années 70...

Chiquet Mawet des années 80/90...

Tu as traversé cette dernière moitié de siècle en nous éblouissant.

C'est l'espoir d'un socialisme autogestionnaire qui, en Yougoslavie, fit vibrer la fougue de tes 20 ans. Et même si le monde meilleur ne fut pas au rendez-vous, l'acte fut fondateur... pour la vie.

C'est la certitude de la perspective d'un monde ravagé par la cannibalisme de la marchandise qui fit de toi, à 40 ans, la pionnière du mouvement antinucléaire quand certains osaient encore, à gauche, s'appeler "progressistes".

C'est l'espoir, toujours, que les limites de l'humain pourraient être transcendées par notre volonté d'entr'aide et d'humanité, qui te fit flirter avec les anarchistes dans la maturité de tes 50 ans.

Prof de philo, tu nous parlais avec empathie de la connerie du quotidien.

Femme de conviction, militante décalée, tu ne t'es jamais complètement fondue dans les rangs de ta tribu du moment qui toujours te semblait trop étroite.

Journaliste, polémiste, c'est de chair et de sang qu'étaient façonnés tes réquisitoires.

Dramaturge, tu nous démontrais que le jeu pouvait amener à la conscience.

Ultime liberté d'une femme libertaire, dans la nuit du 4 au 5 juillet 2000, tu as décidé du lieu et de l'heure où se refermerait pour toi, la parenthèse qui nous mène du néant au néant.

Chiquet, tu nous manques...

Heureusement, il nous reste le souvenir de la lucidité de ton regard, de la tendresse de ton sourire, de ta calme détermination. Il nous reste aussi, surtout, tes textes dont nous percevrons peut-être un jour toute l'ampleur...

**Le Collectif du journal Alternative Libertaire**

- Le **Cercle Carlo Levi** (48 rue St-Léonard à Liège) proposera une soirée théâtre, poésie, chansons... en hommage à Chiquet Mawet durant la seconde quinzaine d'octobre dans le cadre du festival de théâtre-action. On n'en sait pas plus...
Pour tous renseignements :
*Cercle Carlo Levi* 04/227.59.59.

---

*Chiquet mawet dans le texte*

# Des graines d'Eichmann en nous ?

## Dans l'univers concentrationnaire, la lutte pour la vie fait de chacun l'ennemi des autres.

C'est ce qui apparaît dans la plupart des ouvrages consacrés au problème. Face à de telles assertions, on éprouve le sentiment d'un terrain familier. Et il suffit en effet de jeter un regard autour de soi pour s'apercevoir qu'en dépit d'un grossissement caricatural, le camp de concentration sur ce plan n'invente rien.

Menacés de toute part par l'*economic struggle*, nous sommes livrés à une solitude qui détruit nos facultés d'empathie et conséquemment menace gravement la cohésion sociale : il meurt de mort violente aux États-Unis plus d'enfants et d'adolescents qu'en Bosnie, ce qui semble signifier qu'à partir d'un certain degré, la sauvagerie économique entraîne un état comparable à la guerre.

L'expression *camps de concentration* est en fait à double fond : concentration d'hommes, mais aussi concentration de tout ce que ces hommes portent en eux et qu'y a déposé le milieu qui les a modelés. Ce *concentré* contracte en un point d'abomination pure les traits habituellement flous et dilués de nos sociétés de masse.

Au cours du XXe siècle, les totalitarismes ont réussi un ravalement provisoire de la façade sociale grâce à l'utilisation intensive des médias : à défaut de relations véritables entre les gens, ils ont fabriqué et imposé un consensus unanime sur des propositions simples : la preuve que *nous* existe est qu'il y a les autres (Juifs, étrangers, communistes, bourgeois, homosexuels, chrétiens) ; la preuve que nous sommes les bons, c'est que les autres sont les mauvais, et nous voulons continuer à être et à rester dans le bon camp, nous devons leur faire la chasse.

## La même abomination mais en moins concentré

Sous l'uniforme, l'invective raciste à la bouche, tout d'un coup, on retrouve ceux qu'on avait perdus dans la compétition impitoyable du jour le jour. Et on pleure de bonheur en acclamant Hitler.

Avec une pareille recette, si Hitler n'avait pas été complètement toqué, il aurait pu nous faire au moins cent ans, à défaut des mille escomptés. À l'Est, ils ont tenu presque le siècle.

Il serait cependant déplacé de nous rengorger, car ce qui se passe dans nos démocraties dernier cri ressemble parfois furieusement aux aberrations nazies ou staliniennes, quoiqu'en moins concentré...

Il ferait beau voir, par exemple, qu'un journaliste enfant, un citoyen trisomique ou un ange tombé de Mars s'exclame : *Mais le Roi est nu*, une autre manière de dire peut-être : *Pourquoi n'y en a-t-il que pour les socialistes dans les histoires de corruption ?*, ou encore : *Finalement, que s'est-il passé entre Irak et Américains ?*, ou plus près de nous : *Comment est-il possible qu'au moment de l'implosion de la Yougoslavie, notre ministre des Affaires étrangères ait fait volte-face en même pas deux semaines ?*, ou alors et de manière très générale : *Quel Einstein pourrait nous expliquer pourquoi un système technologique et financier si naturellement performant que le nôtre doit, depuis la chute du mur de Berlin, se mettre à produire de plus en plus de pauvreté, d'exclusion et de souffrances ?*

Mis à part quelques marginaux, dûment répertoriés et montrés du doigt, tout le monde a le bon sens de chanter en chœur l'extraordinaire blancheur de Dash.

Que ceux qui ne sont pas convaincus de la dangereuse fascination des chœurs médiatiques veuillent bien se souvenir de l'ambiance qui régnait au moment de la mort du Roi : il était assez inconfortable d'avouer tranquillement que l'on ne se sentait pas concerné.

## Comment, dans l'hystérie, distinguer bien et mal ?

En 1963, la philosophe Hannah Arendt déchaînait contre elle l'opinion internationale bien-pensante par son analyse du cas d'Adolf Eichmann. Chargée par le journal *The New Yorker* de rédiger le compte rendu du procès d'Eichmann à Jérusalem (ultérieurement publié sous le titre : *Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal*), elle mit en pièces la thèse selon laquelle cet homme, responsable de la déportation et de l'extermination de millions de Juifs, aurait été un monstre de cynisme ou un sadique assoiffé de sang. La philosophe, à travers les témoignages et les documents, reconstitua le visage de quelqu'un de très ordinaire, épris de respectabilité, désireux de compenser les débuts médiocres de son existence par une belle carrière dans l'administration SS.

Il se fait que l'État au service duquel Eichmann gagna ses galons était un État criminel et que ses lois étaient meurtrières. Mais tout le monde autour de lui, y compris les représentants des victimes juives, semblaient considérer que les choses allaient de soi et personne n'en appela jamais à sa conscience. Du reste, de quelle conscience aurait-il pu s'agir si ce n'est celle de l'excellent citoyen Eichmann, respectueux de lois du IIIe Reich et admirateur inconditionnel du Führer adoré ? Comme il l'exprima au cours du procès : *Les bons citoyens d'un bon État ont de la chance, les citoyens d'un mauvais État ont de la malchance* : je n'ai pas eu de chance...

La question que nous pose Hannah Arendt est simple et extrêmement encombrante : dans nos sociétés modernes, un homme a-t-il les moyens

de discerner seul le bien du mal quand son entourage reprend et amplifie jusqu'à l'hystérie (médias obligent) le discours du pouvoir ou des plus forts ? La plupart des gens qui ont résisté n'ont pu trouver qu'en eux (où ? comment ?) les critères qui leur permettaient de décider : *jusque-là, mais pas plus loin...* Ils ne furent pas légion.

Depuis le procès d'Eichmann, donnant raison à Arendt, des expériences américaines ont démontré que des gens pris au hasard acceptaient très généralement de participer à la torture d'une personne du moment qu'ils étaient déchargés de la responsabilité des souffrances ou de la mort ainsi infligées par une autorité scientifique officielle compétente. Menées aux Pays-Bas et en Allemagne, ces expériences ont donné des résultats identiques, voire pires.

Difficile de ne pas se sentir très mal devant un abîme aussi vertigineux. D'habitude, nous nous rassurons précisément en condamnant les monstres, les lâches ou les crétins qui se sont laissés induire en tentation. Avec nous, ça ne marcherait pas ! Nous avons du reste bien d'autres préoccupations !

Nous, nous pédalons après nos carrières dans un système qui ne s'épanouit vraiment qu'au milieu des vagues de licenciements, des affamés du tiers monde, des enfants esclaves dans les pays où ça se met et des guerres-qui-relancent-le-commerce. Nous, nous savons où sont nos ennemis : les nostalgiques du communisme, les Serbes et les chômeurs professionnels (À propos de Serbes, où sont les Justes qui entreprennent de vérifier la réalité de l'image manichéenne fabriquée par des agences de presse aux ordres ?).

Nous, nous savons assumer nos responsabilités : tous les soirs, devant nos téléviseurs, nous nous acquittons du difficile devoir d'information et nous nous portons courageusement vers les points du globe où des hommes agonisent pour que vive l'économie mondialisée.

## À un pas du totalitarisme et de nouveaux camps

Parfois même, dans un excès de bonté, nous prenons la liberté de faiblir : *Change de programme, Joseph, la vie est assez dure comme ça* ! Malicieuse, mais déjà si lointaine, Hannah Arendt nous souffle : Eichmann non plus n'en menait pas large quand ses supérieurs l'envoyaient s'informer du fonctionnement des équipements d'extermination dans les régions de l'Est.

Quel rapport, je vous le demande !

Il faut que jeunesse se passe, soyons réalistes : 0,5 d'alcoolémie dans le sang, c'est un manque à gagner inacceptable pour le secteur Horeca, les hormones, si on veut arrêter le gâchis, il n'y a qu'à les autoriser, le cinquante à l'heure en ville et puis quoi encore, quant aux enfants tués, on n'a qu'à leur apprendre le Code de la route.

Avec cette morale-là, Monsieur Machin fait son chemin, à un pas du totalitarisme et des camps. Le pas que franchissent, par exemple, les réfugiés zaïrois expulsés de Belgique (*on ne peut quand même pas accueillir toute la misère du monde*) lorsqu'ils se retrouvent dûment internés au débarquement et que nous n'en entendons plus jamais parler.

Chiquet Mawet (Mai 1995)

---

*LA QUESTION DU MOIS*

# Allocation universelle

Depuis quelques années l'*allocation universelle* (ou *revenu garanti universel*) fait débat dans les milieux libertaires des pays développés du Nord.

En deux mots, il s'agirait d'allouer une indemnité de vie à toutes et à tous, tout au long de leur vie, leur permettant de couvrir leur besoins de base, et par là même de pouvoir échapper aux affres du salariat et du travail obligatoire. Ne resterait alors en piste, pour financer cette mesure (via une taxation étatique), que le premier secteur ultra-compétitif qui produirait suffisamment de plus value pour financer la survie des largués de la croissance.

Certains on mis cette allocation universelle dans le peloton de tête de leurs revendications en faveur d'un *anti-capitalisme radical*.

D'autres, s'y opposent radicalement au prétexte que cela ne ferait que renforcer les illusions sur la nature réelle de l'État... providence.

Mais, la vraie question, en définitive, n'est-elle pas de savoir d'où viendrait cette richesse ainsi redistribuée ? La réponse est limpide : des secteurs les plus compétitifs d'un capitalisme triomphant, celui qui gère la spéculation financière sur les matières premières venant du sud, celui qui accumule les sur-profits dans l'énergie Érika-Nucléaire, celui du NASDAQ et des nouvelles technologies destructrices d'emploi...

Babar

---

*BELGIQUE*

# Écolo un an après

# Un premier bilan de la participation d'Écolo au pouvoir depuis un an...

Aux origines d'Écolo, on trouve des déçus de la politique, du marxisme, des partis, du socialisme et des religions, en un mot des révoltés devant l'absence de liberté, d'égalité et de solidarité de la société capitaliste et répressive. Des maoïstes et trotskistes recyclés dans l'écologie, des socialistes en rupture de réformisme et quelques libertaires et anarchistes idéalistes s'étaient organisés en groupe de pression, en mouvement contestataire et presque révolutionnaire bientôt rejoins par un gros bataillon de démocrates-chrétiens à l'étroit dans leur parti dominé alors par la tendance conservatrice. Sous le drapeau de l'écologie, ils voulaient changer les rapports sociaux, transformer le monde, l'humaniser, bâtir la société égalitaire de demain aussi respectueuse des personnes que de la nature.

Mais, après les enthousiasmes et les amours faciles de la jeunesse vint le temps des calculs et des ambitions.

## L'influence démo-chrétienne

Les démocrates-chrétiens dominants parmi les Écolos étaient rompus aux manœuvres politiciennes. Ils avaient subi les avanies infligées aux minoritaires par le PSC et goûté de la dissidence en présentant des listes à des élections communales. Et ils avaient constaté avec stupeur qu'ils n'avaient pas d'électorat. Aigris et revanchards, ils occupaient le terrain et, méthodiquement, écartaient les autres tendances des postes de commande. Alors que l'ensemble du mouvement construisait l'Écologie et rêvait de s'embarquer vers un autre futur, les démocrates-chrétiens, avides de mandats et de pouvoir, s'emparaient du gouvernail et, après d'âpres luttes intestines dont les traces sont encore visibles aujourd'hui, imposaient un changement de cap. Le

mouvement se détournait de l'idéal progressiste et contestataire pour se transformer en parti politique. Ainsi, en 1980, Écolo prenait le large vers les tempêtes des ambitions personnelles en abandonnant les révolutionnaires et les anarchistes sur le rivage ensoleillé de l'espérance.

Mais, proclamaient leurs thuriféraires, les Verts allaient faire de la politique *autrement*. On allait voir la différence.

## Normalisation

Le parti politique Écolo mit une douzaine d'années à faire son trou dans les égouts du pouvoir, à s'habituer aux odeurs, à patauger dans les boues, à humer les relents des compromissions, à grignoter quelques privilèges nauséabonds avec les rats des autres partis, à se salir les idées. Il émergea d'une poubelle en 1993 comme portefaix du PS et du PSC. En échange des zakouski des écotaxes, il mura quelques libertés sous la dalle des accords de la Saint-Michel. Où était la différence ?

Désormais sous les sunlights de l'actualité, chouchoutés par les journaux et invités de la télévision, les Écolos couraient les réceptions et se distinguaient sinon par la fraîcheur du verbe du moins par le débraillé des accoutrements.

Mais la conjoncture tournait et se présentait enfin pour Écolo sous un jour favorable. Sur le fumier des affaires où de nombreux politiciens se trouvaient pris les doigts dans un pot de confiture, la nymphe Écolo apparaissait dans sa virginité. Et le 13 juin 1999, les électeurs lui ouvraient les portes du paradis en lui accordant près de 20 % des suffrages.

L'analyse du scrutin ne permet toutefois pas à l'observateur de joindre sa voix au chœur des louangeurs.

Le recul de l'extrême-droite dans la partie francophone du pays s'explique par le report significatif de ses électeurs sur Écolo. Même si les partis politiques la vouent aux gémonies pour se dédouaner et proclamer avec une belle hypocrisie leurs convictions démocratiques,

l'extrême-droite n'en reste pas moins l'expression la plus achevée de cet État capitaliste dont ils sont hélas les profiteurs et les béquilles nécessaires. Ces électeurs extrêmes sont l'écume de la vague des mécontents prêts à s'allier avec le diable pour "faire de la politique autrement". Leur report sur Écolo ne doit cependant pas être dramatisé même s'il ne saurait être ignoré. En Wallonie, les vrais fachos sont moins nombreux que les cumulards du PS. Mais ces mouvements d'électeurs attirent l'attention sur la base d'Écolo et en éclaire la fragilité.

Condamné à ratisser de plus en plus large par la logique du système parlementaire, Écolo ne peut plus espérer braconner sur les terres du PS dont les pensionnés sont trop habitués aux goûters-gozettes de la Maison du Peuple et les innombrables clients trop inquiets pour l'emploi ou le logement qu'ils doivent à la générosité des barons à la rose. Écolo doit donc entrer dans le marais des indécis et disputer au PSC et au PRL l'os à mœlle des dégoûtés qui ne sera croqué que par le plus démagogue.

## Modes de scrutin

Le très bon résultat d'Écolo aux dernières élections le place en tête de ses homologues de l'Union européenne. Il le doit d'abord au report des mécontents, à la décrépitude des institutions et au discrédit des politiciens traditionnels, mais aussi au vote *obligatoire*. Cette législation scélérate impose au citoyen de poser sa tête sur le billot et d'abdiquer sa liberté entre les mains de représentants douteux, corrompus et incompétents. Le vote obligatoire avait été institué en complément du suffrage universel pour éviter une razzia chrétienne aux élections à la suite de la mise en condition des fidèles depuis les chaires de vérité. Les travailleurs socialisants, moins fanatiques et plus libertaires, étaient présumés tentés par l'abstention. Le vote obligatoire devait équilibrer la balance électorale. La disparition du danger a vite rendu la mesure obsolète. Le pouvoir en est tellement conscient qu'il a renoncé depuis des lustres à poursuivre les abstentionnistes. Les anarchistes le savent mieux que personne puisque, adeptes de la pêche à la ligne et de la balade en forêt les jours d'élection, ils ne sont jamais inquiétés. Mais le pouvoir politique joue sur la peur du gendarme et brandit ses foudres

devant le citoyen intimidé. Cette astuce gonfle la participation électorale et lui confère une apparence de légitimité qui sans cela lui serait refusée. Le vote obligatoire constitue évidemment une atteinte à la liberté d'expression garantie par les droits de l'homme.

Le refus de voter est un droit et un acte de résistance légitime contre le système d'oppression géré par l'Etat. La contrainte de voter devra disparaître tôt ou tard. Elle pourrait être abolie à l'occasion d'un rapprochement des législations à l'intérieur de l'Union européenne ou à la suite d'une plainte devant la Cour de Strasbourg. Et l'air du temps est au changement et à la modernisation. Le pouvoir politique a déjà modifié la loi électorale pour atténuer l'effet dévolutif de la case de tête. Il continue en étudiant les conséquences de l'instauration d'un scrutin majoritaire en remplacement de l'actuel et complexe scrutin proportionnel. Les états-majors des partis peaufinent leurs calculs. Ces gens-là considèrent que la démocratie est le système électoral qui leur rapporte le plus d'élus. Une simple modification du mode de scrutin peut renforcer ou éliminer des adversaires politiques. C'est cela leur démocratie. Si le vote obligatoire était aboli et le scrutin majoritaire instauré, Écolo serait laminé. Il n'aurait sans doute plus d'élu ou presque aux niveaux fédéral et régional. Il serait réduit à une pelure d'électeurs occasionnels et exigeants autour du noyau dur de ses prétoriens issus ou héritiers des mouvements et des associations contestataires des temps héroïques. Un retour à la case départ. Écolo aurait pu et dû rester ce qu'il était : une pierre dans le soulier du système.

## Marchandages politichiens

Mais au soir du 13 juin 1999, le triomphe faisait vibrer les cœurs et oublier les épreuves. L'euphorie succédait à l'angoisse. Le programme Écolo était plébiscité et la société allait être réformée sous la direction des meilleurs. On voyait déjà des étoiles nouvelles monter au firmament du pouvoir.

Toutefois, le formateur du gouvernement rappela bientôt à Écolo qu'il n'était pas le premier à Rome ni même dans son village et surtout qu'il

n'était pas indispensable au bonheur des autres partis. S'il était admis pour son bon résultat électoral à chanter aux côtés des grands dans l'orchestre gouvernemental, c'était comme pipeau et non pas comme ténor.

Finalement, le programme adopté pour la législature était comme d'habitude un patchwork des influences des partis, la part du lion pour les PS et PRL et une cacahuète pour Écolo. Ce dernier était toutefois autorisé à faire entendre sa différence mais seulement *mezza voce* et sans fausse note.

Enfin, au terme des négociations dans les souks de la rue de la Loi, fatigués mais heureux, les Écolos cravatés faisaient leur entrée au Walhalla et prenaient place sur leurs étroits strapontins au pied de Louis Michel. Cinquième roue du carrosse gouvernemental, cramponnés à leurs maroquins, menacés à tout moment d'être débarqués et jetés aux orties, ils firent ce qu'ils purent : bien peu.

À l'échéance de la première année d'exercice du pouvoir, on cherche à la loupe le label Écolo sur les réalisations du gouvernement.

Certes, ses ministres ne sont plus les militants du temps jadis. Ils ont changé de look, de vocabulaire et souvent de vêture, mais leurs admirateurs attendaient d'autres performances.

L'exemple de la suppression des devoirs à domicile dans les classes des 1ère et 2ème années, Pokémon d'un ministre apparemment désœuvré, est-il significatif ? Ce pois chiche serait-il le symptôme d'un mal plus profond, d'une impuissance générale ?

## Une nouvelle nomenklatura

Mais la participation d'Écolo au gouvernement laisse d'autres traces, bien moins risibles.

Dès son premier succès électoral, le sentiment d'importance du nouvel élu Écolo provoque un décalage entre lui et le reste de son parti. Lorsqu'il était simple militant, il faisait chorus et revendiquait plus fort

que tout le monde pour être remarqué dans les assemblées et porté en bonne place sur les listes électorales. Une fois élu, les dorures des salons, la fréquentation de personnages connus, la découverte d'autres milieux sociaux développent chez l'ancien jusqu'au-boutiste une aspiration à plus de respectabilité et l'incline à la modération, au pragmatisme, au compromis. Cette évolution se remarque chez le moindre des mandataires et s'aggrave au fur et à mesure qu'il s'élève dans la hiérarchie des élus pour culminer lorsqu'il devient ministre. On prend facilement goût à l'argent et au luxe, à la considération, aux sollicitations, aux beaux voyages, aux réceptions, au style Louis XVI, aux compliments, à la vaisselle d'argent, aux tapis rouges, aux serviteurs, aux vins fins. La liste s'étire et doit être arrêtée dès son commencement pour ne pas déborder dans les marges. Mais les voitures de fonction et le caviar ne se marient guère avec les baskets et la tartine de sirop du militant de la base.

## Le poison de la participation

Le piège de la participation s'est ainsi refermé sur Écolo. La fracture ouverte entre ses ministres et une importante partie de ses meilleurs militants fait mal. Le rusé Louis Michel comptait sur l'ivresse du pouvoir pour museler les petits Écolos et les compromettre dans l'une ou l'autre opération scabreuse. La naïveté dont ils ont fait preuve en signant l'accord sur le plan de développement des aéroports régionaux en est la triste illustration.

Les emplois privés de TNT et de quelques autres ont été créés avec les milliards de la Région prélevés dans les poches des contribuables pauvres. Les profits de ces multinationales ont été multipliés. Pour leur permettre d'étendre encore leurs activités et d'engranger d'autres profits en saccageant l'environnement et le cadre de vie, des poignées d'autres milliards vont être investis sans considération pour les populations riveraines agressées, martyrisées et sacrifiées sur l'autel d'un développement néo-libéral aveugle et inhumain. Les banlieues dans le prolongement des pistes des aéroports de Gosselies et de Bierset sont peuplées de nombreux écologistes, membres du parti depuis

toujours. Ils sont parmi les plus valeureux et les plus fidèles. Vétérans dévoués et inébranlables, ils étaient comme les derniers carrés de la vieille garde. Ils avaient confiance. Leur parti, leurs ministres et tous les Écolos des quatre points cardinaux allaient accourir, voler à leur secours, mettre au pas les naufrageurs multinationaux et leur rendre la tranquillité et le bonheur.

Ils ont été grugés, trompés, trahis, vendus, abandonnés.

Pendant que l'adroit et astucieux ministre PRL Kubla tirait les marrons du feu et se présentait en sauveur de la dernière heure, la révolte grondait et les épithètes volaient bas dans les rangs des Écolos. Les ministres étaient vilipendés. On leur rappelait les promesses passées. On leur reprochait les reculades présentes. Sommés de s'expliquer, ils apparurent usés et fatigués, transis et vieillis, confus et hébétés, accrochés à leurs tabourets ministériels comme les naufragés au radeau de la Méduse.

Le poison de la participation avait fait son œuvre et paralysé Écolo. Dans l'opposition, les Verts s'étaient montrés moins mous et plus combatifs. En l'occurrence, ils auraient obtenu un bien meilleur résultat. Mais si Écolo était resté ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, *un mouvement contestataire*, il aurait commencé par exiger la création de plus d'emplois dans d'autres secteurs économiques en utilisant les milliards autrement. Il aurait ensuite organisé des conférences de presse, des actions de sensibilisation, des manifestations, main dans la main avec le peuple comme au bon vieux temps, banderoles au vent et slogans assassins. Il aurait fait reculer le pouvoir sous ses coups de bélier. Et il aurait sauvé la santé, la qualité de la vie et le patrimoine des riverains tout en justifiant sa réputation de mouvement citoyen progressiste. Aujourd'hui, le moral est dans les chaussettes et l'élan est brisé. En toute hâte, l'appareil du parti ramasse les morceaux et espère les recoller avant les élections communales.

Car les élections communales mobilisent toutes les troupes et il convient de leur remonter les bretelles avant de les mener au combat. Comme dans d'autres partis, Écolo utilise l'arme de l'ouverture. Ce

procédé consiste à débaucher ou à accueillir une personnalité connue du public et à l'inscrire sur la liste électorale en espérant que son audience procurera au parti un élu de plus. L'expérience a toutefois montré que si le nouvel Écolo aux convictions fragiles mais aux dents longues passe l'épreuve avec succès, le nombre final des élus n'est pas modifié. Le pseudo-Écolo vert-de-gris barre simplement la route du bonheur à un véritable Écolo pur sucre, impeccable militant aux compétences affirmées. Néanmoins, comme la bataille communale doit avoir lieu, que le meilleur gagne puisque c'est Écolo.

Un autre effet délétère de la participation réside dans la solidarité gouvernementale. Les ministres sont liés par les actes de leurs collègues et, avec eux, leurs partis et leurs militants. Ainsi, tous les Écolos ont approuvé et participé à l'organisation des charters des Tsiganes, à la promulgation des textes législatifs renforçant les pouvoirs répressifs de la justice et de la police à l'égard des exclus, au maintien d'un camp de concentration à Vottem. Avec Louis Michel, les militants Écolos, du premier jusqu'au dernier, ont serré la main d'Abdoulaye Yerodia, ministre des Affaires étrangères du Congo, accusé d'incitation au génocide et faisant l'objet d'un mandat d'arrêt international. Les mauvaises fréquentations finissent par pervertir les âmes les mieux trempées comme les mauvaises participations finiront par châtrer le plus vert des partis.

## La bonne soupe verte

Pour décorer les cabinets ministériels, le personnel politique puise dans l'arc-en-ciel des compétences des amis. Les ministres Écolos n'ont pas fait exception. Des militants recyclés dans la langue de bois ont été engagés par dizaines. Ils se partagent désormais les enfilades des bureaux. La participation au gouvernement a du bon pour ces nombreux collaborateurs. Les succès électoraux ont aussi entraîné une évolution dans la gestion du parti et nécessité l'engagement de permanents que les subsides aux partis politiques permettent de rémunérer. Ces bouleversements ont divisé le parti Écolo en deux catégories de militants, les *écologistes professionnels* et les *bénévoles*. Ces derniers n'auront bientôt plus rien à dire. L'assistance des Écolopros à leur

ministre ou leur parti, la discipline nécessaire à la bonne marche d'une administration, l'estime réciproque, des contacts quotidiens contribuent à développer l'esprit de corps. Déjà, ces escouades zélées et bien stylées d'Écolos bureaucratisés font bloc et orientent les décisions des assemblées dans le sens indiqué par l'appareil. Leur influence se fera surtout sentir dans l'avenir lors des assemblées importantes comme les pools où plus personne ne pourra être classé en ordre utile sans le *nihil obstat* des gourous, car Écolo est devenu un parti hautement hiérarchisé. On ne parle pas encore d'apparatchiks comme pour le PS mais la pente est savonneuse. La contagion est en effet redoutable, d'autant plus que si par malheur la fortune des urnes devait tourner, Écolo se retrouverait avec une smala de permanents à recaser. Il faudrait alors les reconvertir dans la fonction publique comme le veut une tradition bien ancrée dans les mœurs de la particratie. Ainsi, Écolo tomberait de Charybde en Scylla. Après avoir goûté sans haut le cœur à tous les mets avariés et faisandés au festin de la participation, il boirait le calice jusqu'à la lie en succombant aussi au vice qu'il a si souvent dénoncé : le clientélisme.

Arrivé au terme de sa première année de navigation, le Titanic Écolo et sa mystique, vaisseau-fantôme d'une utopie, disparaîtront-il dans la mer du réformisme ? Malgré tout mais sans y croire, en souvenir des anciens et du temps des fleurs, on lui souhaite bon vent. *Mais où sont les neiges d'antan* ?

CH. E. (membre d'Écolo)

---

*POLÉMIQUE*

# La fascisme, le stalinisme et *X*

Un des thèmes privilégiés du discours politique contemporain est la révulsion provoquée par ces grandes horreurs du 20ème siècle que sont le *fascisme* et le *stalinisme*, mises en pratique d'idéologies totalitaires.

En marge du quarantième anniversaire de l'indépendance du Congo, je voudrais faire quelques remarques sur ce qui me semble être un grand absent dans ce débat, et que, pour cette raison, j'appellerai *X*.

*X* est un système d'oppression politique qui s'est étendu à presque toute la planète, durant ici des siècles, là des décennies, et faisant, au total, plus de victimes que le stalinisme et le fascisme mis ensemble. *X* a déporté des populations entières, annihilé des cultures, utilisé l'esclavage, les camps et le travail forcé. *X* s'est justifié au moyen d'une idéologie fanatique, le racisme, qui a une grande parenté avec le nazisme ; mais cette parenté, contrairement à celle entre nazisme et stalinisme, est rarement soulignée. *X* a utilisé, là où il dominait, un obscurantisme imposé par des moyens totalitaires. Les séquelles de *X* affectent la vie de bien plus de gens que les séquelles du stalinisme ou du fascisme. Il est impossible de comprendre le monde contemporain, qu'il s'agisse de la dette du Tiers Monde, de la politique du FMI, des migrations, du racisme, des problèmes écologiques, ou les événements du Congo, du Zimbabwe, du Liban, ou même des Balkans, sans remonter à *X*. Des millions de gens dans le monde meurent chaque année, victimes des conséquences de *X*.

Pourtant, parler de *X* n'est pas simple ; l'histoire de *X*, telle que je l'ai apprise à l'école, était purement et simplement négationniste. Aujourd'hui encore, de nombreux livres sont écrits pour justifier d'une façon ou d'une autre *X*. Personne ne demande de mettre des entraves spécifiques à la liberté d'expression pour les interdire (moi non plus d'ailleurs). Depuis quelques décennies, on peut parler un peu plus

objectivement de *X*, mais il faut faire attention à ne pas exagérer, à ne pas dire n'importe quoi. Il faut éviter de *tomber dans l'autoculpabilisation* ou de verser les *sanglots de l'homme blanc*. Il ne faut surtout pas oublier de souligner que *X* coexistait avec une certaine démocratie, certes limitée aux bénéficiaires de *X*, mais quand même. Surtout, il ne faut jamais *utiliser X* pour justifier les crimes de Pol Pot ou des différentes dictatures qui ont succédé à l'effondrement partiel de *X*. Par contre, il est tout à fait normal d'utiliser, en les invoquant de façon rituelle et hors de tout contexte, les crimes de Staline ou de Pol Pot pour faire taire les dissidents en Occident, qu'il s'agisse de justifier la guerre du Vietnam, celle du Golfe ou l'attaque de l'Otan contre la Yougoslavie.

Les crimes de Staline, dont, contrairement à ceux de *X*, j'ai entendu parler depuis ma jeunesse, sont constamment *révélés* ou *redécouverts*. Par contre, lorsqu'on parle de *X*, on entend souvent dire que c'est une vielle histoire, que *tout le monde connaît*. Il est très mal venu de souligner l'idéalisme des militants communistes, les réalisations économiques de l'URSS à l'époque de Staline ou le rôle essentiel de celles-ci dans la défaite du nazisme. Par contre, on peut difficilement parler de *X* sans rappeler que, quand même, il y avait des aspects positifs et que les motivations des bénéficiaires de *X* étaient "complexes".

Beaucoup de grands penseurs en Occident ont soutenu *X* sans nuances et sans jamais se renier ; ils étaient bien plus que de simples *compagnons de route de X*. Aucun grief ne leur en est fait, contrairement à ceux qui ont soutenu dans leur jeunesse Staline ou Mao et qui n'en finissent jamais de devoir démontrer, par une fidélité sans faille aux objectifs politiques et militaires de l'Occident, la sincérité de leur repentir. Il est de bon ton de se demander comment quelqu'un comme Sartre a pu écrire ce qu'il a écrit sur le communisme ; mais il serait malvenu de se demander comment quelqu'un comme Hegel a pu écrire ce qu'il a écrit sur les Noirs et les Indiens ; que voulez-vous, c'était l'esprit de l'époque. L'Église catholique, la famille royale ainsi que la plupart des partis politiques belges ont entretenu une longue complicité avec *X*, qu'il n'ont jamais publiquement reniée ; mais,

contrairement aux partis suspectés de stalinisme, cela ne leur fait aucun tort. Si un groupe de gens se réunissent sous un portrait de Staline en Russie, cela provoque chez nous l'indignation. Mais la statue équestre d'un des plus grands criminels de l'histoire en plein centre de Bruxelles ne dérange personne ; en effet, ses crimes sont liés à *X*.

La plupart des grands monuments de Bruxelles ont été construits grâce au pillage rendu possible par *X*. En allant au terminus du tram 44, on découvre un musée consacré à une apologie à peine déguisée de *X*. Nos richesses, notre système politique et nos institutions trouvent toutes leurs racines dans l'histoire de *X*. Mais, alors que l'histoire du stalinisme doit, dit-on, nous amener à rejeter toute utopie, les horreurs de *X* ne suffisent pas à les discréditer. Au contraire, nous en sommes si fiers que nous avons l'outrecuidance de donner notre mode de vie en exemple au monde entier, en particulier aux victimes de *X* (comme s'ils pouvaient, eux, reproduire l'histoire de *X*). Paradoxe ultime : le continent qui a faire naître et qui a profité au maximum de *X* doit, selon un discours faisant pratiquement l'unanimité de la gauche à la droite, absolument s'unifier sur le plan militaire pour pouvoir mieux intervenir en faveur des droits de l'homme, surtout dans les pays qui ont été victimes de *X*.

Évidemment, *X* est le colonialisme et l'impérialisme occidental (pour utiliser un mot quasi tabou). Mon but ici n'est pas de défendre le stalinisme ou le fascisme mais de souligner l'inanité d'une bonne partie du discours politique contemporain qui, en se focalisant sur les crimes de ce qu'on fait passer pour l'Autre de nos sociétés, permet d'occulter de façon quasi-permanente la source principale des conflits qui déchirent le monde actuel. En effet, il y a bien quelque chose de commun à des événements apparemment aussi divers que la guerre du Vietnam, le coup d'État de Pinochet, l'assassinat de Lumumba, les embargos contre Cuba et l'Irak, ou ce qu'on appelle la globalisation : il s'agit de la continuation de *X* par d'autres moyens. Tant que les Occidentaux n'accepteront pas d'envisager lucidement leur propre passé et n'essayeront pas de redresser les torts qui leur ont fait tant de bien, les discours anti-totalitaires que tant d'intellectuels adorent

tenir ne seront en rien moralement supérieurs à ceux sur la charité chrétienne que tenaient les patrons au siècle passé.

Jean Bricmont

---

*L'ESSENTIEL*

# Perversité

## Penser comme hier, c'est se condamner à ne pas comprendre aujourd'hui !

Félicien Maizette était de ces hommes parfaitement intégrés à leur époque. La société l'avait établi dans un rôle de *paterfamilias* inflexible ; ce qui lui convenait tout à fait.

Solidement installé dans ce XIXème siècle autoritaire, pareil personnage évoluait donc avec arrogance, parce que sûr de ses droits.

Il dirigeait la famille Maizette, en fait *sa* famille, avec une poigne de fer. Chez lui, régnaient la discipline, les "bonnes manières", le respect des lois et des commandements religieux. Bien entendu, son épouse se conformait à la condition sociale imposée aux femmes. Aussi la voyait-on cultiver ces vertus de la féminité d'alors : obéissance, humilité, soumission. Ses enfants, eux, vivaient dans la crainte. Confrontés dès leur plus jeune âge à la toute-puissance du père, ils n'avaient d'autre choix que d'imiter l'attitude maternelle. Un simple froncement de sourcils les faisait rentrer sous terre. D'ailleurs, la ceinture du maître corrigeait cruellement toutes velléités de rébellion. Mais ces dernières étaient rares. Car, le monde environnant se composait d'une multitude

de *Félicien Maizette*. Qui refusait la domination paternelle, comprenait très vite qu'il attaquait, en solitaire, l'ordre établi.

Ce *dressage* des enfants, s'accentuait par la fréquentation de l'école. Après avoir appris à se soumettre en famille, il fallait s'amalgamer au troupeau en apprenant ses règles. Dans ce but, de véritables despotes terrorisaient leurs élèves. Ces *enseignants*, jouissaient d'une totale impunité, car encouragés à la plus grande rigueur. En conséquence, les châtiments corporels tenaient lieu de pédagogie. Semblable violence, épargnait relativement le sexe faible. Cependant, les filles subissaient d'autres formes de coercition. Volontiers confiées aux établissements d'enseignement religieux, elles auraient à intérioriser l'omniprésence d'un dieu pudibond, répressif, implacable.

## L'ordre de la caserne

Le contrôle des consciences, des conduites, des mœurs, s'effectuait de façon permanente. En ces temps de grande intransigeance, où divorcés et concubins passaient pour débauchés, tout manquement aux normes se voyait impitoyablement puni. Et Jean Valjean allait au bagne, pour avoir volé un pain. Malheur donc, aux jeunesses qui "fautaient". Celles-ci étaient jetées à la rue, reniées à jamais par leur milieu d'origine. Quant aux fortes têtes qui résistaient malgré tout à la pression sociale, le service militaire s'efforcerait de les détecter d'abord, de les briser ensuite. Dans cette armée d'autrefois, le moindre gradé exerçait sur la troupe un pouvoir absolu. Dès lors, humiliations, brimades, mauvais traitements courbaient la plupart des échines. Restait une poignée d'insoumis, dont le parcours se balisait souvent de la façon suivante : maison de redressement, bataillon disciplinaire, prison, échafaud. Ainsi éteignait-on les révoltes contre la triade Dieu, Famille, Patrie.

Le monde dans lequel vivaient nos arrières-grands-parents, ressemblait à une caserne. Cet embrigadement, bien sûr, avait sa raison d'être. Une telle subordination favorisait les profits issus du capital. Quand la docilité est grande, l'exploitation devient féroce. Majoritairement composée de prolétaires, la population acceptait un labeur épuisant (durant 14 heures par jour, et parfois plus !), les salaires dérisoires, des

conditions d'existence indignes (l'espérance de vie d'un ouvrier était de 40 ans !), la brutalité des contremaîtres, le travail des enfants, l'enrichissement des patrons,... Car, inconsciemment, tout personnage pourvu de quelque autorité se percevait comme *menaçante réplique du père*. En conséquence, pareil conditionnement alimentait la soumission générale. Ainsi, en menant leurs enfants "à la dure", tous renforçaient des structures favorisant l'oppression. Et les fils à leur tour, deviendraient des tyrans domestiques. Qu'ils soient pauvres ou nantis, tous ces *Félicien Maizette* œuvraient à reproduire un système.

## L'heure de la révolte

Cette misère du grand nombre se serait perpétuée, s'il n'y avait eu l'avènement des idées marxistes et anarchistes. Jusqu'ici, rejeter la société s'exprimait par des comportements individuels, tel le vol ou le vagabondage. Or, une attaque d'envergure contre le pouvoir se déployait soudain, grâce à l'esprit de **solidarité**. L'union fraternelle des *fils*, contestait l'emprise absolue des *pères*, et exigeait un partage. Offensive idéologique sans précédent, propre à miner les hiérarchies en place.

L'idée de justice sociale gagnerait peu à peu les esprits.

Bientôt, les dominés allaient faire trembler quantité d'exploiteurs. Grèves, boycotts, sabotages, révélaient une détermination populaire croissante. Toutefois, les possédants s'accrochaient à leurs privilèges. Paniqués, ils contre-attaquaient avec sauvagerie. La troupe tirait, sur les foules réclamant de quoi manger. Et, en 1871, la Commune de Paris se réprimait dans un bain de sang ; celui des 20.000 morts abattus *pour l'exemple*. Un carnage, dont l'ampleur devait stupéfier le prolétariat du monde industrialisé. Dans tous les pays se constatait l'évidence : on s'acheminait peut-être vers la Révolution, mais on avançait à coup sûr vers une guerre civile. Alors, au moment crucial, le pouvoir entreprit sa complète métamorphose. De ce fait, c'est la société tout entière qui se mit à changer...

## La riposte consumériste

Le bouleversement, vint des États-Unis. L'Europe s'enfonçait dans l'horreur de 14-18, quand l'Amérique perfectionnait le *travail à la chaîne*.

La parcellisation du processus de production, sa spécialisation, sa mécanisation, permettaient maintenant de fabriquer en très grande série. Par conséquent, se posait le problème de l'écoulement d'une pareille profusion. Jusqu'alors, seules les classes aisées pouvaient acquérir le produit des ateliers et manufactures. Il fallait donc trouver d'autres clients. Or, la solution passait par Henri Ford. Afin de fournir des voitures à faible prix, le constructeur de Detroit soumettait ses ouvriers aux plus infernales cadences. Mais il payait bien. Ses gens gagnaient le double de ce qu'on proposait ailleurs ! Aussi, le personnel des usines Ford achetait allègrement ces autos qu'il avait lui-même assemblées.

Cette méthode Ford, fut combattue par ceux qui allaient pourtant en profiter. Les chefs d'entreprises en effet, ne pouvaient admettre semblable augmentation des salaires. Ils qualifièrent même l'innovateur, de *criminel économique*. Cependant, deux événements feraient fléchir le patronat américain. D'abord, la révolution russe qui éclata en 1917. Celle-ci, modifiait les rapports de force. Tous savaient à présent, que les défavorisés avaient la capacité de renverser un régime injuste, mais aussi, celle de faire tourner une économie sans l'intervention du capital privé. De par cette menace communiste, persévérer dans la répression brutale équivalait à jeter de l'huile sur le feu. Il fallait à l'inverse agir avec souplesse, afin d'enrayer toute avancée des "rouges". En quelque sorte, les patrons se trouvaient à la croisée des chemins. Et, c'est une science nouvelle qui leur indiquera la direction à prendre...

Plus encore que la peur du communisme, l'irruption de la psychologie dans le savoir des hommes allait modifier les attitudes. Car, Freud et ses disciples offraient d'intéressantes perspectives au monde des affaires. Explorer les méandres du psychisme, c'était découvrir l'origine de nos comportements. Et, avec des motivations ainsi répertoriées, analysées, puis stimulées, influencer les consciences s'avérait un jeu d'enfant. C'est pourquoi, au cours des années vingt, les

quelques timides réclames se transformeront en cette arme ô combien redoutable : la publicité. Celle-ci permettra de vendre au grand nombre, non plus seulement des voitures Ford mais une gamme infinie de produits. Sans aucun tapage, la "société de consommation" venait de naître.

Le pouvoir travaillait donc à sa reconversion. Déjà, le nouveau régime économique combinait production en grande série, abaissement des prix de vente, salaires calculés pour favoriser d'autres dépenses que celles requises par la survie, psychologie appliquée au commerce. Il fallait à présent, renier la société patriarcale. On ne pouvait promouvoir le luxe, le prestige, la beauté, le confort, le crédit, tout en célébrant les mérites d'une vie spartiate. Dès lors, austérité, discipline, souffrance acceptée, moralité ascétique apparurent comme vertus encombrantes. Il convenait au contraire, de vanter à chacun le *droit à jouir de l'existence*. Lequel ne s'exercerait qu'en *payant*, qu'en *achetant* moult biens ou services. De même, la domination masculine devait s'effacer, laissant place à l'émancipation des femmes et des jeunes. En réalité, une telle évolution avait pour but de permettre une autonomie financière à ceux-ci. Les libérer des maris et des pères, certes, mais pour mieux les asservir à la mode, à la nouveauté, aux engouements.

La mutation de la société, allait s'échelonner sur un peu plus de 30 ans. Ici ou là, surgiraient bien quelques résistances. Mais, la grande presse soutenait le changement. D'ailleurs, pour un journal, s'opposer à ce réajustement des mentalités c'était risquer la faillite. Car dénoncer le consumérisme, provoquait la perte des recettes publicitaires. Or, ces dernières apparaissaient de plus en plus conséquentes. Bientôt, ce seraient tous les médias qui verseraient dans la course au profit, incorporant alors un maximum de publicité. Ils mettraient donc une sourdine à leurs critiques. Et le bourrage de crâne deviendrait quasi permanent, quand s'introduirait dans chaque foyer, la radio d'abord, la télévision ensuite.

## Le moteur du désir

Cette complicité des supports de l'information, s'insérait dans une adhésion générale. Très vite en effet, dominants et dominés marcheraient de concert vers le "progrès". Une curieuse avancée, où le calcul des maîtres rejoignait l'espérance des assujettis. À vrai dire, ces derniers avaient les yeux rivés sur un mirage. La nouvelle société les *séduisait*, parce qu'elle se présentait comme l'image même de l'abondance, de la liberté, du bonheur. Malgré cela, de nombreux conflits sociaux éclateraient un peu partout. Cependant, les revendications portaient sur l'amélioration des conditions de travail et, bien plus encore, sur l'augmentation des salaires. Dans ce cas, ce que l'on arrachait à son patron servait à consommer davantage ; ce qui enrichissait l'ensemble du patronat. Mais plus question de faire la Révolution, de renverser un système injuste. En fait, *le pouvoir avait gagné*. Il venait de remplacer un conditionnement par un autre ; et ce dernier s'avérait beaucoup plus subtil...

Dominer le peuple aujourd'hui, ne consiste pas - comme on le croit volontiers - à lui créer des *besoins*. Ceux-ci existent depuis toujours, sont immuables. Il est même possible de les répartir en cinq catégories. Outre l'assouvissement des nécessités premières (boire, manger, dormir, s'accoupler, ...) les hommes recherchent l'estime, la convivialité, la sécurité, l'épanouissement. Or, satisfaire ces appétits physiologiques et psychologiques, procure un réel *plaisir*. Si, par exemple, au cours d'une chaude journée d'été me vient une soif dévorante, boire un verre d'eau fraîche constituera une sensation délicieuse. Le *plaisir*, se concrétise donc par la satisfaction d'un *besoin*. À partir de là, chacun va essayer de reproduire à volonté ce bien-être. Cette quête perpétuelle du *plaisir*, porte un nom : le *désir*. Alors que le *besoin* s'éteint ou s'apaise, le *désir*, lui, n'a pas de mesure. La sensation de faim disparaît en mangeant et, je comble de la sorte un *besoin* essentiel. Mais bien que mon estomac soit alors rassasié, le *désir* de manger peut conserver toute sa vigueur, me poussant aux excès. Dès lors, la force du pouvoir actuel réside dans son habileté à modeler, orienter, exacerber, les *désirs* qui lui conviennent.

Les puissances économiques prospèrent en manipulant les *désirs*, mais elles se moquent éperdument des *besoins* de l'être humain. Dans nos

régions, l'abondance alimentaire et les progrès de la médecine dissimulent un tel cynisme. En effet, pourvoir aux **besoins du corps** parait démontrer l'efficacité du système, et semble même témoigner de sa bienveillance. C'est oublier qu'il considère l'alimentation et la santé des populations, comme de juteux *marchés*. Les magasins débordent de victuailles, qui séduisent par leurs saveurs étudiées, leurs présentations recherchées, leurs réclames calculées. Et le commerce pharmaceutique, lui aussi, transforme des exigences vitales en désirs impératifs. Un milliard d'hommes pratique ainsi la surconsommation. Pendant ce temps, un autre milliard - celui des plus pauvres de la planète - se débat dans une longue agonie, due à l'absence de nourriture et de médicaments. Pareil drame est assurément la honte majeure de notre temps. Car tous ces malheureux n'ont commis qu'un seul crime : *ils ne sont pas solvables*.

## La misère psychique

De par la logique mercantile, les besoins primordiaux d'une multitude d'infortunés ne peuvent être pris en considération. À ce scandale, s'ajoute celui de la misère psychique, partout répandue. Cela parce que l'esprit connaît également des besoins impérieux. Ici aussi, le pouvoir stimule des désirs rentables, tout en méprisant les aspirations fondamentales des individus. Ainsi, la quête de cette estime de soi nécessaire à chacun, se réalise au gré des battages publicitaires. Beaucoup de gens, étalent avec ostentation un maximum d'objets en vogue. Ils cherchent ces regards admiratifs qui affermiront leur ego. Or se voir reconnu grâce à l'acquisition de marchandises, revient à se placer sur une échelle hiérarchique étalonnée d'après le pouvoir d'achat. Laquelle suscite l'envie chez "ceux qui sont en bas", et provoque le dédain de "ceux qui sont plus haut". Comme on le voit, alors que le **besoin d'estime** espère indulgence et bienveillance, la société marchande propage jalousie, hostilité, dévalorisation, mépris.

Pour son plus grand profit, le système place les hommes en situation de concurrence. Car surconsommer ne se présente pas seulement comme une course sans fin. L'avidité, mène à la *guerre de tous contre tous*. En effet, s'empresser massivement vers des désirs à ce point

standardisés, multiplie les rivaux. Bien plus, accaparer, c'est mobiliser l'instinct de dominance. Et ce dernier ruine tout rapport social, corrompt tout sentiment d'humanité. Déjà, pour le grand nombre, les mots *amitié*, *solidarité*, *fraternité* appartiennent au vocabulaire de l'utopie. Aussi, la sociabilité ne résiste guère à cette vision pessimiste. Même la simple amabilité, tend à disparaître. Nous vivons donc au sein de la plus inconvenante des époques : celle où les gens ne s'aiment plus. En conséquence, le **besoin de convivialité** ne parvient pas à se combler. La moindre chaleur humaine, bientôt ne se dispensera que par ceux qui ont une camelote à vendre. D'ailleurs, la publicité nous l'enseigne : *on n'est jamais seul lorsqu'on fume une cigarette X...* Et *la camaraderie s'installe, dès que se décapsule une bouteille de bière Y...*, *ou que se déguste la limonade Z...*

À cause du peu de sympathie, de confiance, de compréhension entre les personnes, tout échange empreint de spontanéité, d'empathie, d'écoute, devient hasardeux. La mécanique néolibérale réussit ce prodige de massifier un maximum d'individus, afin de mieux les isoler. L'angoisse qui en résulte, est celle du solitaire immergé dans une foule indifférente. Si des périls surviennent, il sait que personne ne viendra pour l'épauler. Dissociés les uns des autres, nos contemporains vivent ainsi dans l'appréhension du lendemain. Une bien pénible sensation, dont profitent les caisses d'épargne, banques et compagnies d'assurance. De même, la crainte de se voir dévalisé, agressé, envahi, bénéficie aux entreprises spécialisées (gardiennage, matériels antivol, industrie des armements...). Mais semblables succédanés, ne peuvent assouvir le **besoin de sécurité** inhérent à chacun. Seule la communication véritable permet de répondre à cette attente. Car la palabre entre égaux suscite l'entraide, puis l'insouciance qui en découle. Bien des collectivités africaines, illustrent un tel bonheur. Elles nous éclairent aussi, sur l'actuel désarroi de l'homme blanc.

## Du père autoritaire à la mère abusive

Le **besoin d'épanouissement** pourrait se nommer **besoin de liberté**, tant ces deux aspirations s'avèrent indissociables. Parce que s'épanouir,

consiste à développer sa singularité. C'est dire si pareil processus ne supporte guère d'entraves. La seule barrière acceptable à ce déploiement du *moi*, ne devrait provenir que des autres appétences. En effet, développer une personnalité originale ne doit pas nuire à l'échange avec autrui, donc aux envies d'estime, de convivialité, de sécurité. Comme les besoins varient en intensité selon les individus, il appartient à chacun de construire cet équilibre délicat. Le problème s'accentue, lorsqu'on cherche à réaliser ses désirs. Rien de plus personnel que fantasmes, rêves et penchants. Lesquels, ont également pour vocation de s'harmoniser dans une totale indépendance. Mais un système qui prospère grâce au conditionnement des esprits, dénie à tous cette plénitude. Il y a là, un totalitarisme nouveau qui échappe à l'attention générale. En réalité, au règne du *père autoritaire* a succédé une société de type *mère abusive*. Et ce concept demande une explication ou, mieux encore, réclame un exemple...

Marguerite Dubroc, aime énumérer les bienfaits qu'elle répand sur sa progéniture. Semblable discours, contraint les siens à reconnaître la chance qu'ils ont d'avoir une mère aussi parfaite. Cet endoctrinement, se renforce par la comparaison. Et de dénoncer alors ces familles indignes où sévit un père brutal, où les jeunes subissent sous-alimentation, autoritarisme, maltraitance. Or si Marguerite Dubroc se pose en dispensatrice de bien-être et de liberté, elle exige énormément. Ses enfants doivent non seulement briller en société, mais aussi produire d'innombrables efforts pour mériter son affection. Sinon, elle se détourne d'eux. Malheur également, au téméraire qui désapprendrait que corvées et loisirs s'inscrivent dans un canevas obligatoire. Nonchalants et poètes n'ont pas leur place chez les Dubroc. Alors, pour mieux accabler un tel coupable, les autres membres de la famille seront alors pris à témoin. Bref, Marguerite Dubroc joue - à sa façon - des désirs et besoin de ceux qui se trouvent sous sa coupe.

Il n'est pas rare que le pouvoir absolu dégénère en folie destructrice. Une mère abusive que ronge le besoin maladif d'exercer sa toute-puissance, va ruiner la santé psychique de sa descendance. On parlera alors de *perversité*. En fait, cette pathologie consiste à considérer l'autre comme un objet. Il s'agit de se servir de lui, sans tenir compte

de son intégrité physique ou mentale, de sa souffrance. Une personne perverse, sévit en prédateur névrotique qui ignore les scrupules. Elle doit détruire, afin de compenser son déséquilibre. Elle opprime pour ne pas s'effondrer, harcèle pour éviter la dépression, rabaisse pour se valoriser, trompe pour camoufler ses contradictions. Ce sera, par exemple, mépriser ouvertement un enfant, lui casser son esprit critique, le culpabiliser pour des vétilles, lui faire croire qu'il est responsable de l'un ou l'autre malheur, lui "prouver" qu'il ne peut rien sans sa mère... En finale, toutes ces attaques façonneront un être psychologiquement diminué, morbide, angoissé, docile.

Cet absolutisme masqué, exempt de toute violence physique, introduit le malheur dans bien des familles. Or, ceux qui subissent cette torture morale ne comprennent rien à la situation. Car pour qu'une manipulation des esprits réussisse, *il faut qu'elle soit totalement invisible. D'ailleurs leur persécutrice joue habilement des contrastes. Elle se conduit en ogresse puis, l'instant d'après, manie gentillesse, séduction, cajoleries. À l'occasion, elle pleure, gémit sur son sort. Rien de tel en effet, pour contrer toute résistance. En outre, l'image de la maman correspond à celle de la bonté suprême. Tout le monde sait qu'une mère se dévoue pour ses petits. On ne se révolte pas contre une telle perfection. C'est pourquoi les victimes retournent contre elles-mêmes, une agressivité ne pouvant s'extérioriser. Ces enfants-là, s'accusent d'ingratitude face à ce "dévouement" dont ils se croient les bénéficiaires. En tant que filles et fils "comblés", ils ne sont pas "à la hauteur". Et quand, parfois, ils s'étonnent de certaines outrances maternelles, l'explication en retour ne varie jamais* : *C'est pour ton bien* ! La moindre rébellion alors, s'enlise dans la mauvaise conscience.

## Le totalitarisme de la liberté

Le parallèle entre ce vécu familial et la société d'aujourd'hui, s'impose. Notre organisation sociale exerce sur chacun une pression psychique, bien dissimulée, incessante, nocive, destructrice. Le système en effet, ne se contente pas d'empoisonner l'eau, l'air, le sol, la nourriture. Ni même, de tuer la diversité du vivant par une disparition progressive de la faune, de la flore. Encore lui faut-il gangrener les consciences. Et -

en supposant qu'il le veuille - le pouvoir économique ne pourrait freiner cette course mortifère : sa survie est à ce prix.

Cette pollution des esprits, débute en déclarant libres ceux qui pourtant se trouvent bel et bien soumis. Ainsi, quasi plus personne n'apostrophe de la sorte un enfant rétif : *Si tu ne t'attelles pas immédiatement à tes devoirs, tu recevras une fameuse raclée* ! De nos jours, pareil contexte inspirerait plutôt des paroles ressemblant à celles-ci : *Tu es libre* : soit tu travailles à tes devoirs avant d'aller jouer, soit tu t'en occupes après. *C'est toi qui décides* ! Pour se faire obéir en effet, on ne brandit plus comme autrefois la menace des pires châtiments. Et les prêtres, officiers, enseignants qui viendraient à l'oublier, se verraient désavoués par leurs hiérarchies respectives. Quant au père qui utiliserait encore les sévices corporels sous prétexte "d'éducation", celui-là se retrouverait très vite devant un tribunal.

Tout est fait pour qu'on s'en persuade dès l'enfance : *Nous vivons en pays libre* ! L'école n'a donc plus comme vocation première, d'inculquer une discipline rigoureuse. Laquelle favorisait la soumission à l'ordre établi. Aujourd'hui, l'enseignement consent aux souffles permissifs. Dans les classes maintenant, il s'agit de former les citoyens capables d'énoncer un jour leurs choix politiques, les futurs électeurs. Mais personne ne dit aux mouflets que, voter pour le parti *Chouvert* ou le parti *Vertchou*, manifester librement ses opinions, s'associer en toute indépendance, sont de ces droits qui n'entravent guère la bonne marche de l'économie. Et si les *Marguerite Dubroc* dissimulent une tyrannie sous leur "instinct maternel", le capitalisme actuel, lui, impose une idéologie totalitaire grâce au couvert de l'idéal démocratique. Certes, les instituteurs ne terrorisent plus leurs élèves. Cependant, tout jeune américain dont l'âge se situe entre 4 et 12 ans, ingurgite 20.000 messages publicitaires chaque année.

Pour que le conditionnement des individus atteigne son apogée, il doit commencer aussitôt que possible. La persuasion des plus jeunes, expliquerait alors cette consommation boulimique qui agite tant nos contemporains. Pourtant, la soif de jouissance pourrait s'épancher dans d'autres directions. Mais elle reste cantonnée dans les satisfactions

monnayables, savamment canalisée, sous surveillance. Et le contrôle du principe de plaisir va plus loin encore. Puisque ce dernier s'accommode difficilement des plus rebutantes corvées, on métamorphosera le travail en chose éminemment désirable. Au *marketing* qui suscite l'achat, répondra le *management* qui pousse à travailler.

## La morale de l'entreprise

L'entreprise moderne utilise, envers son personnel, ces techniques de propagande qui procurent des clients. Ici aussi, l'autorité délaisse le mode répressif pour user de procédés manipulateurs. De plus en plus, au sein des bureaux et ateliers, les désirs issus des besoins d'estime, de convivialité, de sécurité, d'épanouissement stimulent la production. Dans cette optique, la main d'œuvre est d'abord invitée à se "valoriser". D'ailleurs la hiérarchie se montre discrète, afin que chacun puisse faire preuve d'initiative, d'autonomie, de *discipline librement consentie*. Parce que le travailleur mérite l'estime générale, quand il agit en "être raisonnable". Il devient ainsi un adulte *responsable*, qui s'intéresse à son travail, qui participe, qui *s'implique*.

Le salarié convenablement "motivé", change de statut. Il quitte un rôle de simple exécutant pour se muer en *collaborateur*, voire en *partenaire* de l'employeur. Et celui-là sera d'autant plus méritant, qu'il s'intègre sans peine dans une équipe. Laquelle pratique cette convivialité obligatoire, appelée "culture d'entreprise". Un "esprit de corps" qui, en créant un lien affectif, évite aux subordonnés la conscience de leur soumission. Dès lors, direction, cadres, employés, ouvriers d'une même firme luttent, "coude à coude", contre la concurrence.

Cette loyauté envers l'entreprise, étouffe le sentiment d'appartenance au prolétariat. Dans ces conditions, les diktats du marché s'apparentent aux "dures lois du sport". La société commerciale fonctionne alors, comme une équipe de football affrontant des *challenges*. Et, si l'on veut "gagner", il faut éviter les états d'âme. On voit ainsi les travailleurs d'une usine en difficulté, se prononcer pour le licenciement des moins productifs, des plus inexpérimentés. Une telle logique, commande aussi de se montrer dur envers soi-même, de "savoir mordre sur sa chique".

Lorsque les circonstances l'exigent, l'assemblée du personnel votera une diminution des salaires, la suppression des primes, l'augmentation des cadences. Seuls les "vainqueurs" ont droit à la stabilité des revenus. C'est pourquoi la sécurité matérielle de chacun, dépend des performances accomplies par tous.

L'entreprise propage en douce *sa* morale. De par celle-ci, plus le salarié s'avère *rentable* (c'est-à-dire *utile*), plus il mérite avantages et considération. Il y aurait là, comme une "jus-tice". Laquelle détermine le rang, positionne la hiérarchie. Aussi, contester ses chefs devient difficile, puisque ceux-ci se classent parmi les "meilleurs". Le *bon manager* se perçoit même, tel un exemple à suivre. Il est celui qui a su valoriser ses dons naturels, pour les placer au service d'un projet collectif. Pareil *battant*, se voit donc investi d'une mission pédagogique. Il doit exhorter chacun à convertir ses qualités particulières, en compétences de haut niveau. Tout subalterne peut se muer en spécialiste ou, tout au moins, en travailleur qui "progresse". Le labeur quotidien permettrait ainsi de "dilater sa personnalité", de se "réaliser", de... *s'épanouir* !

## Tous copains

L'homme idéal conçu par l'entreprise, se veut compétent, dynamique, "bien dans sa peau". Un modèle, qui ne se cantonne pas seulement aux lieux où l'on travaille. Cette image, contamine l'ensemble du corps social, grâce aux médias. Exemplatif apparaît à cet égard, le plus grand succès commercial du 7ème art : le film *Titanic*. Car, la superproduction américaine déroule un scénario s'articulant autour d'un contraste. D'une part, l'histoire d'un naufrage survenu en 1912. D'autre part, la description des recherches accomplies par de modernes chasseurs d'épaves. D'emblée, sur le paquebot en péril, équipage et passagers de première classe se comportent en purs produits de la société patriarcale. Les marins cumulent discipline rigide, hiérarchie inefficace et mentalité figée ; quant aux nantis, ils affichent la morgue des riches d'autrefois. Ils sont murés dans leur mépris du petit peuple, isolés par les barrières de caste, prisonniers des convenances. Dès lors - cela est

suggéré - la funeste rencontre avec l'iceberg, mais aussi le krach boursier de 1929, sanctionnent justement un univers sclérosé.

Lorsqu'elles abordent la période contemporaine, les images de *Titanic* présentent une tout autre façon d'agir. L'équipe des explorateurs sous-marins, allie l'efficience à la décontraction. Celui qui dirige, se laisse appeler *boss*, travaille en jeans, met la *main à la pâte*. Il n'hésite d'ailleurs pas à prendre des risques, en pilotant lui-même une soucoupe de plongée. C'est lui encore, qui extrait du navire coulé les débris les plus intéressants. Exploits qui valent à cet édifiant patron, l'ostensible admiration de ses subordonnés. En conséquence de quoi, le propos tendancieux du film apparaît clairement. *Titanic* en effet, veut nous faire croire que la guerre entre dominants et dominés est terminée. Les antagonismes d'antan auraient disparus au profit d'une réelle pacification, parce que les gens "font des efforts". Le dirigeant ici mis en scène, s'active pour mériter sa position, cultive la simplicité, encourage au lieu de contraindre. Quant aux sous-fifres -qui déploient savoir-faire et enthousiasme- on devine qu'ils s'interdisent d'envisager l'exploitation du prolétariat, l'injustice sociale, l'aliénation par le travail.

## Les révolutions sont finies

*Titanic efface les inégalités présentes, en dénonçant avec force les travers d'une époque révolue. Le récit pathétique de Rose - dernière survivante du naufrage - constitue l'élément essentiel de cette dialectique. Dès le départ, l'héroïne décrit un milieu machiste et mesquin qui l'étouffe. Situation à ce point douloureuse, que le suicide lui paraît seule délivrance possible. Heureusement, elle rencontre Jack. Grâce à celui-ci, la jeune fille refusera les rôles et comportements exigés par la société patriarcale. Ce rejet, fera de Rose une femme émancipée qui cherche à développer toutes ses potentialités. Autrement dit* : devant nous évolue une personne en quête d'épanouissement. C'est pourquoi, elle "réussira". D'ailleurs, à la fin du film, des photographies la montrent aux commandes d'un avion, la présentent hardiment perchée sur un splendide cheval. Une fois de plus, le message délivré est limpide : puisque notre existence n'obéit plus aux

prescriptions d'un pouvoir sévère, chacun deviendrait responsable de ce qu'il fait, de ce qu'il vit. Ou encore : parce que libéré des entraves de jadis, maintenant chaque individu *mériterait sa position sociale*.

Le film *Titanic* ne fait qu'ajouter au discours ambiant. Un flux torrentiel d'images, d'écrits, de paroles, déferle pour nous convaincre de la légitimité des nouvelles hiérarchies. Et fictions, reportages ou interviews, décrivent abondamment les *mérites* du leader moderne. Lequel, cultiverait une mentalité de *gagneur*. Ce qui lui permettrait de s'illustrer. Mais en réalité, un pareil superman n'admet tout simplement pas de rester dans l'anonymat. C'est dire si la vanité le détermine. Or, naguère, l'ambitieux, l'arriviste, le parvenu suscitaient une réprobation teintée d'ironie. Le pouvoir patriarcal exigeait que chacun reste humblement "à sa place". Et l'on se moquait du *bourgeois gentilhomme*. À présent, nous devrions admirer le *prolétaire bourgeois*. Alors qu'il ne fait que monnayer son originalité foncière, négocier l'un ou l'autre talent, rentabiliser une quelconque vocation. Parce que l'homme *méritant* d'aujourd'hui sait vendre, et se vendre. Aussi, une telle rage boutiquière fait de lui *quelque chose*, non *quelqu'un*. Car sous le primat de l'argent, celui-là devient *chose*, celui-là se transforme en produit, marchandise, investissement, carrière, fonction, *instrument*.

## Le regard des autres

L'individualisme mercantile, consiste à perfectionner des aptitudes. Ceci, afin d'en tirer revenus, notoriété, ascendant. De par le matraquage incessant des médias, cet épanouissement de bazar se pose en idéal de vie. En outre, l'entreprise n'apparaît plus en lieu où s'exerce l'exploitation des êtres humains, mais comme un espace favorisant l'accomplissement personnel. Dès lors, "réussir" dépendrait du seul "vouloir". C'est pourquoi beaucoup se ruent vers les objectifs désignés, c'est pourquoi ils s'inclinent devant ceux qui les dépassent. Mais, bien peu réalisent que cette course est issue de réflexes conditionnés. La guerre de Corée pourtant, nous a fait connaître la technique du lavage de cerveau. On sait qu'un tel processus introduit, sans relâche, des représentations mentales dans la conscience des assujettis. Ce qui modifie peu à peu leur perception du réel. Et le jour arrive, où les

dominés se mettent à penser comme leurs oppresseurs. Or, cette frontière est franchie depuis longtemps. De toute évidence, aujourd'hui le grand nombre raisonne en bourgeois, et se voudrait patron.

Implanter chez tous la pensée des maîtres, constitue le premier stade de l'endoctrinement. Cette phase primordiale achevée, le dispositif peut alors se perfectionner. À nouveau, les camps de rééducation de l'Asie "communiste" nous aident à comprendre. Car là-bas, la surveillance exercée par les gardiens se voyait progressivement remplacée par le contrôle mutuel des détenus. De ce fait, chaque prisonnier se sentait de plus en plus libre, puisque l'autorité s'atténuait au fil du temps. Mais, en finale, tout le monde espionnait tout le monde afin de repérer les déviants. Semblable mécanique, fonctionne également de nos jours. Le pouvoir utilise le regard des autres. L'œil du voisin nous jauge en permanence, nous compare, nous attribue une place sur l'échelle sociale. Et l'entourage témoigne admiration-bienveillance-compréhension ou indifférence-condescendance-mépris, en fonction de notre "réussite" ou de nos "échecs".

Autrui prend notre mesure d'après l'aune du système. Et chacun se voit ainsi récompensé ou puni, selon son degré de conformité au modèle. D'où la nécessité de faire savoir à tous que l'on est bien "dans la ligne", de se montrer prospère, de *paraître*. En conséquence, produire et consommer le plus possible, régentent les existences, se présentent en véritable *obligation*, s'imposent même comme réel *devoir*. Tous les attributs d'un pouvoir fort se trouvent ainsi réunis : la *prescription* des conduites, l'*évaluation* des comportements, la *récompense* des dociles-utiles, la *punition* des "inadaptés". Néanmoins, grâce à l'emploi de l'arme psychologique, cette coercition s'avère tout à fait invisible. Les dominés croient à leur libre-arbitre, alors qu'ils *intériorisent* une soumission aux normes marchandes. Ce qui se concrétise par l'autoprescription (*Je dois "réussir"*), l'autoévaluation (*Ai-je mieux "réussi" que mon voisin ?*), l'autorécompense (*Je suis "quelqu'un de bien" parce que j'ai "réussi"*), l'autopunition (*Je n'ai pas fait tout ce qu'il fallait pour "réussir"*). De la sorte, cette introspection mène à la dernière étape d'un lavage de cerveau réussi, celle que l'on nomme *autocritique.*

Le conditionnement sur lequel se fonde la société actuelle, enjoint de montrer que nous ne sommes pas *n'importe qui*. Mais cette "réussite" obligatoire, débouche automatiquement sur une compétition où tous participent. Inévitablement, les perdants sont légion. Et même si l'on croit parvenir à l'un ou l'autre résultat, il se trouve toujours quelqu'un pour nous "dépasser". D'ailleurs, toutes ces vedettes et célébrités encensées par les médias, jour après jour, font la preuve de notre "insignifiance". C'est aussi, tôt ou tard, découvrir son incapacité à "monter" davantage. Constat qui souvent conduit la personne à déplorer ses "lacunes". Dans ces conditions, nombre de nos contemporains, avec une grande candeur, absorbent ces vieux poisons distillés par tous ceux qui contrôlent les pensées : sentiments d'infériorité, d'impuissance, d'anxiété, de *faute.*

## Autoflagellation mentale

Les hommes de ce temps, obéissent trop bien aux exigences de *conformité.* Dès lors, certains se désespèrent. Se croyant libres -donc se croyant totalement *responsables* de leur sort- beaucoup se posent en sévère juge d'eux-mêmes, se condamnent pour infidélité au modèle imposé, se fustigent pour cause de non-ressemblance à l'image idéale du "leader". Ces pénitents d'un genre nouveau, pratiquent volontiers l'autoflagellation mentale. Les écoutant se confesser, on apprend qu'ils auraient "tout raté". Ils ne seraient ni reconnus, ni admirés, ni aimés. Une faillite, qui proviendrait de leurs "insuffisances". Ils manqueraient de dynamisme, de volonté, d'intelligence, d'audace, ... Ainsi coincés entre l'impératif de "percer" et l'impossibilité d'y parvenir, ces affligés retournent contre eux une agressivité destructrice. La dépression nerveuse sanctionne alors l'aboutissement de ces reproches amoncelés ; lequel n'est autre qu'un *désamour de soi*.

Au sein des populations du monde industrialisé, la dépression se répand. Déjà, en 1995, le *Prozac* occupait la seconde place au classement des médicaments les plus vendus sur la planète.Le nombre des déprimés prend à ce point de l'ampleur, que certains n'hésitent plus à parler d'épidémie, de *mal du siècle.* Or l'explication la plus plausible à de tels ravages, tiendrait dans la forme même de notre société. Ici encore, la

comparaison avec le système patriarcal nous aide à comprendre. Car autrefois, les pulsions instinctives étaient sévèrement bridées. Soumis dès l'enfance à de puissants interdits qui s'opposaient à ses passions, l'individu très vite entrait en guerre avec lui-même. Ce conflit, favorisait les pathologies mentales graves. Psychoses et névroses s'avéraient plus fréquentes que maintenant. Par contre, la mélancolie, la neurasthénie, apparaissaient comme maladies bizarres, frappant particulièrement riches et oisifs. L'avènement de la consommation de masse, bouleversera ce tableau de la souffrance psychique. De nos jours en effet, si la "folie" devient plus rare le "mal de vivre", lui, ne cesse de progresser.

Certes, des problèmes organiques ou psychologiques chez la personne, peuvent lui causer une dépression. Cependant, lorsque de nombreux malades se voudraient *quelqu'un d'autre,* il y a lieu d'incriminer des circonstances externes, "culturelles" en l'occurrence. Car c'est bien le refus de s'accepter - donc de reconnaître ses limites, ou sa différence - qui caractérise la majorité des déprimes modernes. De la sorte, notre société fabrique le mal-être en grande série. Et ce bilan s'alourdit, quand on tient compte des états dépressifs *non reconnus*. Maintes dépressions ainsi, se cachent derrière des affections dites "psychosomatiques". De même l'alcoolisme, qui accompagne fréquemment une dégradation de l'estime de soi. On boit apparemment pour de multiples raisons, mais combien cherchent dans l'ivresse une occasion d'agir enfin en "vrai chef" ? Une telle fuite dans l'illusion culmine toutefois, avec l'usage des stupéfiants. Parce que la drogue permet de s'échapper hors d'un réel disqualifiant. Parce que la "dope" insuffle un sentiment de toute puissance. Phénomènes propres à la modernité, là aussi. Plus avant dans le tragique -comme ultimes "dérobade" et "sentiment de souveraineté" : le suicide. Lequel, représente la deuxième cause de mortalité chez les jeunes de notre époque.

## Le système t'aime

Le pouvoir pèse lourdement sur la vie de chacun, rend malade, et tue. Il en a toujours été ainsi. La nouveauté par contre, c'est que les dominés

actuels se croient à la fois riches et libres. Alors que les besoins, dans leur ensemble, ne sont pas satisfaits ; alors que la sujétion des esprits s'avère totale. Hélas, peu s'en aperçoivent. On mesure de ce fait, à quels obstacles se heurte le projet anarchiste. Plus improbable encore apparaît la Révolution, quand on sait que les *moyens* préconisés pour l'accomplir sont vieux de 100 à 150 ans. Or, nous ne vivons plus au sein d'une société de type patriarcal. Il nous faut donc adapter notre façon de combattre. En tous cas l'adversaire, lui, a considérablement changé ses méthodes. Dès lors, à nous de faire preuve d'innovation, de créativité, d'originalité. Et - *surtout* - évitons tout repli sur le passé, toute velléité d'intégrisme.

Car, penser comme hier, n'est-ce pas se condamner à ne pas comprendre aujourd'hui ?

Gablou

Les intertitres sont de la rédaction d'Alternative Libertaire.

---

*FRANCOPHONES*

# Anarchistes au Québec

## La mouvance anarchiste québécoise est, depuis quelques temps, en ébullition.

Les nouveaux groupes se multiplient, tout comme les actions qui se font de plus en plus massives et qui tendent à se radicaliser. Parallèlement, des événements récents, comme le premier *Salon du livre anarchiste* de Montréal où plus de 1.000 personnes sont passées ou encore le succès de librairie de la première *Introduction générale à l'anarchisme* publiée dans la province (1), démontrent un intérêt certain pour les idées libertaires. L'anarchisme se développe-t-il réellement au Québec ou est-ce seulement une illusion d'optique due à un effet de mode montréalais ? Dur de trancher définitivement pour le moment, mais je tenterai quand même un état des lieux.

## La nature à horreur du vide

L'anarchisme, tout comme la gauche en général, n'a jamais réussi à s'implanter durablement au Québec. Il y n'y a jamais eu d'organisation ni de fédération permanente. L'anarchisme n'a pas d'histoire dans la province et chaque génération doit réinventer la roue. S'il semble qu'il y ait eu à différents moments des groupes ou des personnalités anarchistes, cela n'a jamais donné de mouvement et il n'y a pas de continuité entre les différentes générations. À deux exceptions près, la **Librairie alternative** et le groupe **La Sociale** qui sont nés dans les années 1970 à Montréal, l'actuelle mouvance anarchiste est une sorte de génération spontanée *dans les deux sens du terme*, un produit des luttes sociales et du climat de la fin des années 1990.

Je ne sais pas ce qui s'est passé durant l'hiver 1997-98, mais c'est comme si toute la mouvance anarchiste du Québec s'était effondrée. À de très rares exceptions près, tous les groupes libertaires et apparentés qui avaient marqué le mouvement depuis le début des années 1990 ont alors complètement disparu ou ont cessé toute activité spécifique pendant au moins un an. Jusque-là, la décennie avait été marquée par un crescendo d'actions directes et une radicalisation de certaines luttes sociales. Les anarchistes semblaient avoir le vent dans les voiles, ils avaient construits des structures militantes, des groupes, des journaux. Et puis tout d'un coup, c'est comme si tout le monde était tombé sur le cul en même temps, complètement épuisé. Comme si un ressort s'était cassé, comme si le mouvement social avait voulu marquer

un temps d'arrêt. L'actuelle mouvance anarchiste québécoise est en grande partie née de ce vide.

## Tour d'horizon d'un petit milieu

Le premier nouveau groupe à voir le jour a été fondé à Québec en mai 1998. C'est le **Groupe anarchiste Émile-Henry**, fruit de l'union d'anciens militants locaux des réseaux du journal **Démanarchie** et du groupe d'action directe **De la Bouffe pas des Bombes**. Après des années d'agitation et d'action effrénées, le but de départ était de prendre un temps d'arrêt et de réfléchir aux formes que prend l'action anarchiste. Le but à moyen terme était, et est toujours, de fonder au Québec une organisation communiste libertaire permanente basée sur les principes d'unité théorique et tactique, de la responsabilité collective et du fédéralisme. À ce sujet, nous avons récemment lancé un appel à l'organisation d'un groupe d'étude sur l'organisation auquel quelques groupes ont répondu.

Comme l'immense majorité des anarchistes québécoisEs, les membres d'*Émile-Henry* sont des jeunes au début de la vingtaine qui viennent soit du mouvement étudiant, soit du milieu d'action directe (ou des deux) (2). Dès le départ, *Émile-Henry* a rompu consciemment avec un certain nombre de caractéristiques de la mouvance anarchiste à laquelle nous appartenions. D'abord, la forme même d'organisation du groupe, *un groupe d'affinité fermé et volontairement petit*, est une rupture avec la forme dominante d'organisation libertaire. Ensuite, le choix de construire un groupe politique, plutôt qu'un groupe d'action autour d'une problématique spécifique ou un groupe centré sur un projet concret, est une deuxième rupture. Finalement la volonté d'inclure l'étude et le développement théorique comme un des axes principaux de notre travail collectif, avec l'agitation propagande et l'intervention dans la lutte de classe, est elle aussi une rupture.

Depuis, le groupe a développé un volet de diffusion de littérature anarchiste et s'exprime régulièrement par voie de tracts, d'affiches et d'articles dans la presse populaire et étudiante. Il s'implique

principalement dans des campagnes de solidarité internationale, comme celles qui se sont développées autour du prisonnier politique américain *Mumia Abu-Jamal* ou en solidarité avec différents libertaires victimes de répression dans le monde, au niveau d'un comité de citoyennEs et sur les questions liées à la mondialisation. Récemment, nous avons également lancé une coalition autonome anti-patriarcale. Contrairement aux anarchistes montréalaisEs, étant donné les mobilisations trop rares et trop souvent symboliques, nos tentatives de radicalisation des mouvements ne portent malheureusement que sur le fond et rarement sur la forme.

## Les groupes montréalais

C'est suite à un appel d'*Émile-Henry* à former des groupes d'étude sur le capitalisme que s'est formé le **Groupe Main Noire** à Montréal. *Fondé en mars 1999, notre groupe a été mis sur pied afin de pallier le manque total d'organisation spécifiquement anarchiste à Montréal depuis la dissolution de Démanarchie. Afin de ne pas répéter les erreurs du passé, et d'avoir une base politique plus solide, nous avons décidé de nous organiser sous forme d'un groupe d'étude*, écrivent-ils dans un texte de présentation (3) publié en décembre dans le premier numéro de leur revue, *Le Mortier*. Ils expliquent, dans le même texte, que c'est au mois de septembre de la même année que le groupe s'est orienté vers un collectif de propagande, *un mouvement ne peut exister sans une presse pour le supporter et propager ses idées* (4). S'ils ont choisi le petit groupe d'affinité fermé comme forme organisationnelle, ils n'en sont pas moins conscient que pour construire une réelle opposition révolutionnaire, il faut *une organisation formée de plusieurs collectifs indépendants ayant chacun leur positions théoriques et tactiques, mais unis dans la lutte*. Les membres de *Main Noire* sont impliqués individuellement sur pratiquement tous les fronts de luttes où il est possible de le faire.

Actuellement, *Main Noire* travaille surtout à tenter de rapprocher les anarchistes montréalaisEs. Un premier geste en ce sens fut la formation d'une coalition pour organiser un premier mai anarchiste. Le jour même, environ 200 personnes ont répondu à l'appel à manifester

dans Westmount, la ville la plus riche au Canada, mais malheureusement la police est immédiatement intervenue, arrêtant le 3/4 des manifestantEs. Le groupe a également organisé une première discussion sur les perspectives du mouvement et la nécessité de s'organiser dans le cadre du *Salon du livre anarchiste*, mais sans grand résultat. Divers autres projets sont en branle : notamment la relance à Montréal du guide d'étude sur l'organisation proposé par *Émile-Henry* et des discussions sur l'opportunité de créer un *grand journal* anarchiste pour éviter de gaspiller des énergies comme c'est le cas présentement. C'est sans doute pour donner l'exemple que *Main Noire* a annoncé récemment la suspension de la publication du *Mortier* et son recentrage sur l'édition de brochures et la promotion des cercles de lecture.

Peu de temps après la formation de *Main Noire*, un deuxième groupe a fait son apparition à Montréal. Il s'agit du collectif qui publie **Le Poing d'exclamation**, un fanzine anarchisant quasi-mensuel. Le groupe, composé à majorité d'étudiantEs qui ont, semble-t-il, été influencéEs par *Démanarchie* (5), fait la promotion et pratique une action directe de plus en plus radicale. Les membres du groupe semblent impliqués partout *où ça bouge*. Le fanzine leur sert de base pour critiquer tout ce qui se fait (et ce qui ne se fait pas...) dans le milieu militant montréalais. Alors que certains vont trouver dans une action matière à agitation et glorification, eux vont toujours trouver ce qui cloche, ce qui était critiquable et ce qui est radicalisable. Côté organisationnel, contrairement à *Main Noire* et *Émile-Henry*, *Le Poing d'exclamation* est un collectif large avec un membership aux contours flous (ils sont apparemment une vingtaine). Depuis un an, *Le Poing d'exclamation* se rapproche de *Main Noire* et d'*Émile-Henry* et certains de ses membres ont annoncé récemment qu'ils participeraient au guide d'étude sur l'organisation.

Preuve qu'on peut vivre dans la même ville et ne pas se parler, alors que d'anciens membres de *Démanarchie* préparaient le premier numéro du *Mortier*, d'autres anciens membres du même collectif formaient un nouveau groupe anarchiste et préparaient eux-aussi un journal, **Le Chat Noir**, qui est sorti à peine une semaine plus tôt que *Le Mortier*. Les communications étant difficiles avec les camarades du *Chat Noir*, je

dois avouer que je sais très peu de chose de ce nouveau collectif, si ce n'est que c'est un groupe d'affinité large et ouvert qui publie un très bon journal et qu'il regroupe des militantEs chevronnéEs et des nouveaux venus.

C'est en septembre 1999, probablement dans les murs de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) mais ça l'histoire ne le dit pas, que fut fondé un quatrième groupe, le **Groupe libertaire Frayhayt** (6). Dans le premier numéro de *Sabotage*, la revue du groupe, on apprend que *le Groupe libertaire Frayhayt s'est construit sur une base affinitaire, seule forme de rapprochement qui nous paraissait satisfaisante afin d'approfondir notre projet politique et esthétique commun*, ce qui les unit *va bien au-delà des simples considérations pratiques ou stratégiques* parce que l'affinité implique d'abord *la véritable amitié, une condition fondamentale pour redonner à la lutte politique toute la sensibilité qui manque justement à l'implication militante traditionnelle* (7). *Frayhayt* affirme vouloir *lier ensemble la réflexion, l'action et la création comme trois moments d'une même praxis révolutionnaire* (8). Leur première apparition publique fut la diffusion d'un tract mi-agitationnel, mi-théorique, sur l'arrestation de 66 manifestantEs de l'UQAM le 24 novembre à la fin d'une manif. On s'en serait douté, les membres de *Frayhayt* sont impliqués dans le mouvement étudiant de l'UQAM, mais on les retrouve aussi dans les luttes contre la mondialisation.

Quelque part entre la fin 1999 et le début 2000 naissait, toujours à Montréal, un cinquième groupe : **Les Sorcières**, des *féministes contre l'État, le capital et le patriarcat* (10). Ce groupe de femmes, basé sur l'action directe, la réflexion et l'agitation propagande s'est signalé notamment par l'organisation et/ou la participation à des actions radicales, l'organisation de conférences et la publication d'un journal. Actuellement, il semble que l'on retrouve des *Sorcières* un peu partout.

Notons qu'il existe également à Montréal un certain nombre d'autres structures libertaires. Mentionnons au passage le journal *libertaire* **Rebelles**, qui fêtait ses dix ans l'an passé, ainsi qu'**Édam**, un groupe voué à la diffusion de littérature radicale et libertaire. Notons aussi qu'en

milieu étudiant, un peu partout dans la province, en plus des groupes libertaires qui ne s'y limitent pas, il existe un certain nombre de *Comités de mobilisation* et de *Comités d'action politique* qui sont visiblement influencés par les anarchistes, quand ils ne s'affirment pas carrément libertaire, comme au collège de Maisonneuve. Finalement, le panorama ne serait pas complet si on ne nommait pas le **Comité opposé à la brutalité policière** (COBP), un groupe très radical animé par des libertaires à Montréal.

## Pour ne pas conclure

Impossible de terminer un article sur les anarchistes québécoisEs sans toucher au moins un mot de la répression qui sévit depuis cinq ans au Québec et qui va en s'accroissant. En effet, les arrestations de masse se multiplient aussi rapidement que les manifestations de rue se durcissent. Pour donner une idée de l'ampleur de la répression disons simplement qu'il y a eu depuis 1995 près de **2000 arrestations** dans des manifestations, l'immense majorité à Montréal et lors de manifs de jeunes, dans un pays de 8 millions d'habitantEs. Autre donnée, plus subjective celle-là mais tout aussi significative : un camarade de *Main Noire* me faisait part récemment qu'il allait subir trois procès liés à trois actions différentes, uniquement durant le mois de mai.

Comme le soulignaient, avec justesse à mon avis, les camarades de *Main Noire* et ceux du *COBP*, l'agitation de la mouvance anarchiste actuelle reste largement un phénomène gérable pour l'État et sa force répressive. J'ajouterais qu'elle est très probablement condamnée à s'éteindre sous la répression si elle ne trouve pas rapidement un moyen de s'élargir et de rompre avec le ghetto militant qui est encore largement le sien.

Nicolas Phébus

On peut suivre les (mes)aventures de la mouvance anarchiste québécoise en lisant **A-Infos** (www.ainfos.ca).

L'auteur milite depuis environ 7 ans dans la mouvance anarchiste québécoise, d'abord à Démanarchie, puis au *Groupe Émile-Henry*. Il tient à souligner que les propos de cet article n'engagent que lui et que ces camarades ne sont nullement responsables de ses errements.

(1) Les 2000 premières copies du premier tirage de Anarchisme, de Normand Baillargeon, ont été diffuséscoulées de janvier à avril. Pour le Québec, où l'État subventionne un livre à partir d'un tirage de 500 copies, c'est énorme.

(2) Il n'y a pour ainsi dire pas de *vieux* militantEs anarchistes au Québec, s'il y a deux douzaines de militantEs encore actifs qui ont plus de 35 ans, c'est beau (et je suis généreux).

(3) (4) *Nous sommes le Groupe Main Noire*, Le Mortier, nE1, décembre 1999.

(5) C'est en tout cas ce que certains membres m'ont dit.

(6) Du nom de la première cellule anarchiste de l'histoire du Québec formée en 1905 par des émigrantEs juifs d'Europe de l'Est. Frayhayt signifie Liberté en yiddish.

(7) (8) *Haut les cœurs camarades* !, Sabotage, nE1, avril 2000.

(9) Malheureusement, les groupes d'actions anarchaféministes n'annoncent pas encore leur création par voie de communiqué et les camarades ne précisent rien dans le premier numéro de leur journal...

(10) C'est ce qu'annonce le sous-titre du premier numéro de leur revue éponyme.

---

*SOLIDARITE LIBERTAIRE*

# Un puits pour *Los Arenalejos*

## La tête dans les étoiles et les pieds sur terre, elle et ils vivent l'alternative libertaire.

Elles et ils s'appellent Paquita, Anabelle, Colette, Bruno, Floréal, Florinda, Estel, Lindir et Gaspard.

Depuis 12 ans, le collectif *Los Arenalejos*, s'accroche à un versant de colline de la Sierra de Los Nieves, en Andalousie, à une heure de voiture de Malaga.

Leur utopie au quotidien : vivre collectivement leur idéal libertaire en mettant en actes l'écologie sociale qui les fait vibrer.

Deux familles stables, et toujours trop peu de bras pour faire fleurir, au printemps, les 18 hectares plantés de centaines d'arbres fruitiers (avocatiers, orangers, citronniers, bananiers, lee-chees...) et de milliers d'oliviers. Sans oublier le potager bio et la basse-cour qui nourrissent le collectif... et les invité-e-s d'un jour ou d'une semaine.

Autour d'une grande battisse, un ancien moulin à huile, patiemment restauré avec l'aide des militant-e-s libertaires d'Espagne et du reste du monde, un atelier de menuiserie qui rentre quelques sous grâce aux meubles fabriqués pour les voisins du village, un tracteur (offert en souscription par les anarcho-syndicalistes de la CNT espagnole), un superbe atelier de poterie qui assure la principale rentrée économique.

Un petit paradis pour les touristes libertaires venus du nord, mais une terre exigeante, ingrate, difficile à travailler, en pente et toujours susceptible d'être carbonisée par le trop plein de soleil et le trop peu

d'eau. Une région en proie à une sécheresse endémique, où l'on se tire dessus, au fusil de chasse, entre voisins, pour des questions de répartition horaire des rigoles d'irrigation... pendant que les greens des golfs de la Costa del Sol sont arrosés nuit et jour.

Ici, comme ailleurs, pas toujours facile de *vivre aujourd'hui ce que nous voulons pour demain*. L'isolement, à la pointe extrême de l'empire occidental, où l'on reçoit parfois la visite d'un marocain déguenillé qui a survécu à la traversée clandestine du détroit de Gibraltar. Des relations que l'on tisse avec celles et ceux qui ailleurs, parfois très loin, se bagarrent pour les mêmes aspirations. Par exemple, de cette rencontre aux USA, l'année dernière, avec la bande à Bookchin pour faire connaître un peu mieux ce *municipalisme libertaire* qui pourrait donner un débouché politique au mouvement anarchiste ; également cette implication de proximité avec le *Réseau des écologistes en action* qui fédère ce que l'Espagne compte de militants non encore aspirés par la dérive politicienne verte ; et finalement, ces liens privilégiés qui se sont tissées ces dernières années avec d'autres *alternatives libertaires* comme l'*Imprimerie 34* de Toulouse, l'école *Bonaventure* d'Oléron ou le journal *Alternative Libertaire* de Bruxelles.

À l'automne 1995, nous faisions appel à vous, dans ces colonnes, pour aider le Collectif *Los Arenalejos* à réunir les fonds nécessaires au percement d'un puits qui les mettrait définitivement à l'abri des aléas de la sécheresse, question de survie. Mieux vaut tard que jamais, c'est aujourd'hui chose faite, depuis le 19 juillet 2000. Et nous profitons de cette bonne nouvelle pour vous inviter à lire le projet le *contrat de vie commune* que les actuels habitants de la collectivité agricole proposent comme base de discussions à toutes celles et à tous ceux qui voudraient les rejoindre. Hasta la victoria siempre !

Babar

---

# *UN PUITS POUR LOS ARENALEJOS*

# Une victoire !

L'enjeu. En juillet 1995, suite à l'un des étés les plus secs qu'ai connue l'Andalousie, l'appel *Un puits pour Los Arenalejos* est lancé par nos ami(e)s d'*Alternative Libertaire* de Bruxelles et par l'école *Bonaventure* de l'île d'Oléron. Relayé par *Le Monde Libertaire* et la *Fédération Anarchiste francophone*, cet appel donne le coup d'envoi à une campagne européenne de soutien.

Le pari. Recueillir, dans les plus brefs délais, l'argent indispensable pour construire un puits qui pourra pallier l'insuffisance endémique des pluies et, par conséquent, à celle du débit de l'*acéquia* (canal d'irrigation) qui nous fournit l'eau d'arrosage vitale aux 500 arbres fruitiers plantés ici depuis 8 à 25 ans. Nous ne pouvions attendre, c'était la survie même de l'agriculture qui était en jeu. L'urgence nous poussait, l'argent ne pouvait constituer un obstacle à la création du puits, pas plus que les lois en cours sur le droit d'utilisation des eaux souterraines. Après avoir emprunté à un parent et avec l'aide d'une petite entreprise locale, on se mit donc à creuser, sur les indications d'un sourcier, près du Rio Grande, dans la partie la plus basse de la *finca* (la ferme). Il fallut ensuite cimenter un puits de cinq mètres de profondeur et de deux et demi de diamètre. Enfin, l'eau coulait et remplissait le puits sur une profondeur de trois mètres. Nous avions gagné la première bataille pour l'eau. Mais, il restait à installer la pompe, ce qui paradoxalement reviendrait bien plus cher. Suite à l'appel, les dons commençaient à nous parvenir de tous les coins d'Europe... de quoi rembourser l'emprunt.

Élans brisés. Mais à ces encourageants élans de générosité solidaire répondirent les échos de la répression. Ainsi le 11 septembre 1995, alors que nous avions fait le choix pour une pompe à moteur électrique, nous arrivèrent un couple de *Gardes Civils* qui, après interrogatoires, établirent un procès verbal pour *ouverture illicite d'un puits* alors que tout autour de nous, les paysans se servaient directement dans le Rio et creusaient même des puits illégaux. Mais agitateurs obligent ! Quoi de

plus normal ? Le 12 février 1996 tombait la sentence de la *Confedereración Hidrográfica del Sur*, l'organisme étatique de gestion des eaux en Andalousie : interdiction d'utilisation des eaux, amende de 150.000 pesetas et rebouchage du puits dans les mois qui suivent. Mais pour un regard averti, et ce fut le cas d'un ami avocat, le texte laissait entrevoir une sortie honorable, pour peu qu'on veuille assumer toutes les démarches administratives. Nous n'avions pas le choix. Les travaux en resteraient là, mais pas question de payer l'amende et encore moins de reboucher le puits, de tirer un trait sur les efforts de ceux d'ici et des amis solidaires ! Nous nous mettons donc au travail et mettons en œuvre les démarches bureaucratiques pour légaliser le puits. Elles devaient s'avérer longues et exigeantes en déplacements et en patience.

**Le choix énergétique.** Pendant ce temps, l'argent solidaire continuait à nous arriver jusqu'en février 1996. Une panne irréparable de notre groupe électrogène nous obligea à remettre en question notre source d'énergie électrique (jusqu'alors jumelée avec le solaire) en tenant compte de l'alimentation future de la pompe du puits. Il est en effet plus intéressant de pouvoir la commander d'un moteur électrique depuis la maison que de devoir se déplacer (300 m de distance et 80 de dénivelé) pour mettre en marche et pour arrêter un moteur à explosion. De plus, avec un moteur électrique, à l'aide d'électrovannes placées dans le puits et dans l'*alberca* (le réservoir d'eau), on peut établir un fonctionnement quasi automatique et sans risques de griller le moteur en cas de "panne" d'eau dans le puits. Restait le choix du type d'électricité. Le solaire en 12 volts ou le 220 voire le 380 volts pour la pompe. La deuxième formule l'emporta. Le solaire revenait plus cher, avec risques de vol du matériel et la commande à distance s'avérait presqu'impossible à cause des pertes causées par les longueurs de câble nécessaires. De plus, à cinq cents mètres, dans le rio, se trouve une centrale hydro-électrique et nous avions des voisins intéressés par l'électrification que nous avons regroupés pour payer à la proportionnelle le transformateur et la ligne électrique. Coût de l'opération : deux millions de pesetas. Pour *Los Arenalejos* qui est le plus éloigné du transformateur, cela fera 600.000 pesetas. Enfin, le 12 février 1997, l'électricité en 220 volts, sans failles ou presque,

traversait les circuits de la machine à laver et la faisait tourner, autrement qu'avec le 12 volt du solaire reconverti en 220. Le 380 attendrait son heure.

**La victoire du 19 Juillet.** Elle arriva, disons-le sans trop faire mentir l'histoire, et par pure coïncidence, en ce jour mémorable du 19 juillet 2000, lorsque l'installation du puits fut totalement finie grâce à l'aide passionnée de nos amis et camarades électriciens de Fuengirola, Luis et Cristóbal. En fait, le feu vert de l'administration nous arriva le 8 mars 1999 avec obligation de finir l'installation pour fin Juin 2000, pari tenu à quelques jours près. Auparavant, ce n'était pas possible, l'argent nous faisant défaut. Nous avons maintenant une concession d'eau pour 25 ans avec, et en théorie, un droit à 1083 mètres cubes par an (il ne faut pas le répéter, mais pour l'instant, les services autorisés ont oublié le compteur).

**Nos remerciements.** Tout au long de cette épopée, toutes et tous les camarades qui nous ont aidés, étaient agréablement présents dans nos mémoires et nous ont souvent encouragés dans les moments difficiles. Nous avons peut-être un peu tardé pour vous tenir au courant de toutes les péripéties et pensions à un dénouement plus rapide pour avoir le plaisir de vous le communiquer. Nous espérons que vous ne nous en tiendrez pas rigueur, mais les aventures administratives ne nous ont jamais emballés au point de vous les faire partager. Nous sommes vraiment heureux de vous communiquer cette issue très favorable pour un élément si vital pour la collectivité. Désormais, nous avons une sécurité indispensable dans ce pays, en ce qui concerne l'eau, et ceci grâce à l'effort de beaucoup d'amis qu'on ne peut citer ici, faute de place.

En tout cas, encore une fois la solidarité a démontré son efficacité et qu'elle reste vraiment l'outil de prédilection des plus démunis pour construire un monde vraiment humain, ce dernier ne pouvant exister sans la première.

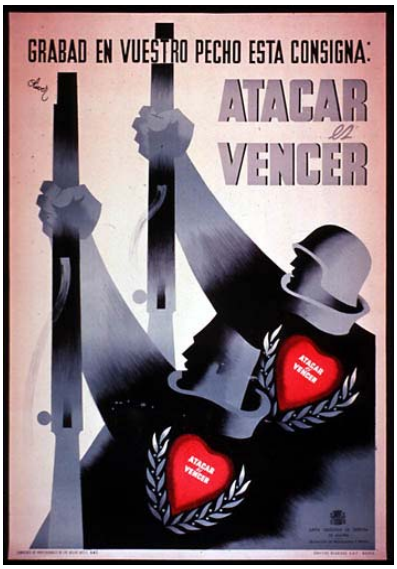
**Les comptes.** Et pour terminer, voici un bilan financier récapitulatif des comptes de l'appel *Un puits pour Los Arenalejos*.

- **Actif.** Argent provenant d'Espagne, de camarades isolés ou d'organisations comme le MOC ou la CNT, d'autres camarades de France, Belgique, Allemagne et Hollande : 370.000 Pts + Argent recueilli par Bonaventure : 217.000 Pts + Argent investi par Los Arenalejos : 681.000 Pts soit un total de **1.268.000** Pts.
- **Passif.** Sourcier 15.000 Pts + Pelleteuse 67.500 Pts + Matériaux 54.000 Pts + Main d'œuvre 100.000 Pts + Tubes 167.000 Pts + Porte d'accès intérieur, échelle 14.500 Pts + Électrification maison et puits 850.000 Pts soit un total de **1.268.000 Pts.**

Los Arenalejos


L'ADRESSE UTILE
Los Arenalejos
Lista de correos
29567 Alozaina
Espagne
fchauve@clientes.unicaja.es


---



*ALTERNATIVE*

# Los Arenalejos

## Principes de fonctionnement internes

Une proposition. Comme dans la vie tout est évolution, ces bases ne sont qu'une proposition initiale sujette à modifications. Nous savons qu'en nous regroupant à plusieurs et en confrontant nos pratiques quotidiennes, ces bases vont se modifier et s'adapter aux nécessités de l'ensemble des habitants du hameau.

Éthique et philosophie. Nous admettons toutes sortes de croyances religieuses et philosophiques tant qu'elles n'entrent pas en contradiction avec les bases éthiques, philosophiques et politiques de l'Écologie Sociale déjà définies dans beaucoup de nos publications antérieures. En outre, en tant que membres de l'association ALAIDES (association créée par *Los Arenalejos* pour promouvoir l'écologie sociale, plus d'infos sur demande par courrier), nous, les habitants, ne pouvons qu'adhérer à ses finalités.

Applications pratiques. Accepter cette éthique et cette philosophie, suppose pour les habitants de LA, une certaine cohérence lorsqu'elles se projettent dans la pratique quotidienne.

Éducation. Comme nous l'avons exprimé de nombreuses fois dans *La Hoja*, nous lui portons un intérêt spécial. Il est donc logique que beaucoup de nos efforts visent à améliorer le fonctionnement et l'infrastructure, dans la maison commune, de la classe dans laquelle se théorisent et coordonnent les apprentissages de la vie quotidienne. Malgré la nécessaire coordination de l'institutrice, nous veillons à ce que l'éducation ne soit pas l'œuvre exclusive de celle-ci ; mais bien l'œuvre accordée et partagée par tous et toutes, et en particulier par les parents, pour développer capacités, connaissances, l'autonomie et l'entraide avec les autres être humains et, par delà, la nature en général.

Activités et écologie. Aucune activité économique n'aura pour conséquence l'exploitation d'un être humain, quel qu'il soit, directement ou indirectement. De la même manière, nous refuserons l'exploitation des terres et animaux qui l'habitent. Pour ce faire nous proposons des activités autogérées au cours desquelles l'usage des produits polluants seront réduits au maximum. Ces derniers critères étant, en dernier ressort, définis par l'assemblée des voisins, le collectif s'engage, suivant les règles de recherche et développement décrites dans les statuts de l'association, à soutenir par tous ses moyens, des alternatives de techniques écologiques qui favorisent les buts autogestionnaires poursuivis et, au delà du simple respect pour la nature, le développement des écosystèmes qui soutiennent humanité. Cela se traduit dans le concret, entre autres, par un soutien et un encouragement aux ateliers qui s'orienteraient dans ce sens.

## La propriété

La finca de 18 hectares est actuellement propriété de cinq personnes, dont deux ne vivent pas sur place, même si elles participent activement en soutenant économiquement et aussi physiquement, de manière intermittente. Les 18 ha sont composés de deux parcelles contiguës : *La Yesera* de 15 ha et *Los Arenalejos* de 3 ha. Sur cette dernière est située la maison commune, l'alberca et les ateliers.

**Propriété non collective.** La parcelle nommée *La Yesera*, moins un hectare, restera propriété des 5 personnes citées bien que celles-ci en cèdent l'usage au collectif, juridiquement dans ce cas, à l'association. Sur cette zone, pour des raisons évidentes de garantie juridique, les habitants, mis à part les propriétaires, ne pourront pas construire. Dans les nouveaux actes notariés, devra être spécifiée l'eau qui correspond à *LA* et celle qui est cédée à la Yesera, avec droit d'usage de l'alberca. Soit 2 nuits par semaine, laissant à *LA*, 2,75 nuits par semaine avec, pour cette dernière un droit d'usage partagé de l'utilisation du puits situé dans la Yesera. *LA* cédera également un droit d'usage de l'électricité à *La Yesera* avec un compteur propre.

**Propriété collective et usage personnel ou familier.** Les habitants de *LA* pourront construire sur l'hectare restant de la Yesera et sur le terrain de *LA*, tout du moins sur sa partie qui a le moins d'intérêt agricole. Sur ce terrain n'entre pas, pour le moment, une parcelle d'un hectare, située en contre-bas de la maison. Toutefois, étant donnée sa position privilégiée par rapport à la *maison commune*, des négociations sont en cours pour que ses nouveaux propriétaires en cèdent une partie à l'association afin d'augmenter le terrain destiné à la construction. Juridiquement, celui-ci sera cédé à l'association comme propriété collective dès que sera réunie la somme nécessaire pour couvrir les frais des droits d'enregistrement et des actes notariés. En attendant, un contrat sous seing privé octroie à l'association, un droit d'usage en bonne et due forme, pour une valeur symbolique. Dans cette propriété collective sont inclus : l'alberca, la maison commune, les ateliers, les outils que l'on définit collectifs, les machines agricoles et artisanales. Pour ce qui est de l'usage personnel des lieux, l'association, à son tour, octroie, aux personnes ou aux familles, une surface suffisante pour construire selon des critères écologiques, mais également pour avoir un jardin familial ou personnel s'ils ou elles le désirent, avec droit à l'eau. Juridiquement, la relation association / personnes ou familles sera garantie par un contrat sous seing privé avec présence d'un avocat et d'une durée de 99 ans. Les matériaux de construction seront à la charge des personnes, le collectif pouvant aider pour la main d'œuvre. Cette main d'œuvre pouvant, pour qui le désire, être comptabilisée dans le cadre du *SILO* (voir plus bas) y compris en utilisant les grains verts. Ces parcelles octroyées par l'association ne pourrons être vendues à d'autres particuliers sans son accord explicite et signature d'un nouveau contrat avec l'acheteur. Pour qui voudra quitter le hameau, sans trouver d'acheteur admis par l'association, il existe un mode d'équivalence qui lui permettra de récupérer la mise et peut être plus selon les besoins respectifs accordés par toutes et tous. En cas de dissolution de l'éco-village, il y a possibilité de devenir propriétaire de ces parcelles si les habitants apportent la quantité requise pour payer les droits de succession. Il suffit pour cela de l'accord de trois personnes pour constituer une nouvelle association au nom de laquelle sera achetée la parcelle.

# L'économie

**Elle est de deux types** : personnelle ou familiale d'une part et collective de l'autre. Elle se mesure différemment selon qu'elle se considère interne au collectif ou tournée vers l'extérieur.

**Cotisation d'entrée au village et fond de solidarité.** Le *Fond de Solidarité* est constitué principalement des apports d'admission versés en deux fois, à l'entrée et au bout de deux ans de résidence. Ces sommes seront destinées à couvrir les frais ci dessous indiqués, en proportions définies par l'assemblée des voisins ! Remboursement d'une partie des dettes contractées initialement pour l'achat des terres ! Constitution d'un *Fond de Solidarité* suffisant pour permettre aux habitants qui le désirent, de quitter les lieux et redémarrer un nouveau projet ailleurs ou s'insérer dans la société. Cette quote-part de sortie sera négociée, ajustée et accordée tous les ans entre le collectif et les personnes qui le constituent ! Part de solidarité avec des personnes de l'éco-village exceptionnellement dans le besoin ou pour d'autres personnes ou collectifs de mêmes caractéristiques qui se trouveraient également dans le besoin.

**Économie personnelle ou familiale avec l'extérieur.** Chaque personne ou famille, pour ses propres besoins en argent ou même pour ceux, collectifs du hameau, avec l'extérieur, développe une activité économique qui lui est propre dans le cadre défini antérieurement. Cette activité peut être strictement personnelle mais n'a pas forcément lieux de l'être, si elle peut s'associer avec celle d'autres personnes selon un commun accord. Sauf évolution postérieure, ou ponctuellement, par décision unanime et après que les besoins collectifs soient couverts, cette activité ne sera pas assumée par le collectif dans sa totalité. Nous pourrions par exemple décider après une abondante récolte, une répartition économique des excédents. Il est du devoir du collectif de faciliter aux débutants l'accès à un lieu adéquat pour l'exercice de leurs activités économiques de type artisanal, agricole, éducatif, etc. En échange, chaque personne, famille ou groupe d'affinité doit prendre connaissance du devis des frais collectifs (électricité,

téléphone, carburants, entretien, etc.) afin d'y participer selon la part qui leur correspond, selon le nombre de personnes.

**Relations économiques internes.** Étant donnée la pression externe de l'économie capitaliste généralisée et les peurs engendrées par cette dernière, à l'heure du partage, nous nous trouvons soumis à un constant va et vient d'exigences et de concessions entre l'économie personnelle et collective ; entre les besoins monétaires exigés par la société pour satisfaire nos multiples besoins personnels, mais aussi collectifs, et les activités internes du collectif, plus en accord avec nos conceptions éthiques d'entr'aide et de partage équitable, sans transactions monétaires. Pour atténuer cette inévitable contradiction inhérente à la société actuelle, et éviter la circulation et accumulation d'argent, autrement dit l'implantation interne du capitalisme, nous établissons à l'intérieur de l'éco-village, le *SILO* (*Sistema de Intercambio LOcal*, en français *SEL*) dans le but de réguler les échanges économiques internes, entre les personnes elles-mêmes et entre ces dernières et le collectif. Rien n'empêche que par la suite ce SILO puisse s'étendre à l'extérieur du village. Et bien qu'il ne s'agisse pas de comptabiliser toutes les activités, plus il y aura d'auto-contrôle sur les activités de caractère communautaire, plus nous aurons d'éléments pour gérer le temps que chaque personne dédie aux activités collectives. Ce temps peut être dédié à l'éducation, la gestion, l'agriculture, la mécanique ou toutes autres activités utiles. *Comment ça marche* ?

**Entre les personnes.** Il s'agit d'un troc amélioré de services et de produits. Et qui dit troc, dit comptabilité. Il n'a pas caractère obligatoire. Certaines personne n'en voudront pas et fonctionneront sur des critères de don et de spontanéité, du moins avec des partenaires privilégiés, et peut être, avec d'autres préféreront le troc. Si tout le monde y trouve son compte, pourquoi pas ? Tout dépendra du degré d'affinité, d'affectivité et complicité qui s'établira entre les personnes. Les membres du SILO réunissent leurs offres et leurs demandes de services sur une liste (avec leur adresse et nE de téléphone pour ceux et celles de l'extérieur). La liste est diffusée à tous les membres pour que puissent se réaliser les échanges. Quand une personne est intéressée par un service ou un produit, elle se met

d'accord sur le nombre de *grains* (heures de travail évaluées sur un même standard, que ce soit une heure de dentiste ou une heure de ménage) par lequel s'évalue la transaction avec la personne qui offre ce service. Pour ce qui est des échanges dans lesquels entrent des produits obtenus sur le marché (machines, matières premières, etc.) nous décidons que un grain équivaut à une peseta et que une heure de travail, quelle qu'elle soit, vaut 500 pts. Quand tu rends un service ou donnes un produit à un autre membre, il te remplit un talon SILO avec le montant de grains convenus. Le service central du SILO en garde une copie avec l'unique devoir d'actualiser constamment les quotes-parts des membres et les porter à leur connaissance périodiquement. De cette façon, tu n'as pas à échanger directement des services ou des produits. Si tu es en négatif sur ton compte, ça ne fait rien. On ne paie pas d'intérêts pour des découverts. Néanmoins si ce dernier est excessif, on te demandera de gagner quelques grains et on t'interdira d'en dépenser plus. Pour le fonctionnement de ce système, seuls sont retenus les frais de cahiers, carnets de souche et autres matériels de comptabilité.

**Entre les personnes et le collectif.** Les principes et les règles sont les mêmes. Les personnes qui travaillent pour le collectif accumulent des grains, verts par exemple, pour les différencier des autres. Ces grains verts ont la même valeur que les autres mais ne peuvent s'échanger qu'entre les habitants de l'éco-village. Au cas où des personnes ne pourraient pas dépenser ces grains verts ou qu'il existe de grandes différences persistantes entre les différents comptes voisins, il faudrait donner un rappel à l'ensemble des habitants parce que cela révélerait un déséquilibre, par rapport aux tâches communes, à corriger entre voisins. Il est évident que ces grains verts peuvent être l'objet de dons entre ami(e)s ou membres d'une même famille.

## Les structures sociales

Nous distinguons deux bases autour desquelles se regroupent les habitants de *LA*.

La première est celle du groupe d'affinité constitué en général par la famille. Comme nous l'avons déjà vu, ce groupement a son

développement propre en ce qui concerne l'économie. Il dispose d'une terre, cédée par l'association pour son jardin et l'installation de sa maison.

Le deuxième groupement qui englobe l'ensemble de ces groupes d'affinité et des personnes, constitue la commune (*municipio*). La commune est chargée de pourvoir aux besoins de base des habitants pour ce qui est de l'énergie, de l'eau et autres services d'infrastructure. Elle dispose de 18 ha. de terres en majorité dédiées à l'arboriculture, un atelier de mécanique, un tracteur, un réservoir d'eau (alberca) de 350.000 litres alimenté par une acequia (rigole), ainsi qu'une maison commune où se trouve le siège de l'association et où peuvent se réaliser tous types d'activités culturelles ou ludiques.

## Les structures politiques

La plus haute expression de celle-ci en est l'*Assemblée Générale* de tous les habitants formant la *Municipalité*.

Elle se réunit régulièrement mais aussi exceptionnellement en cas d'urgence, à la demande d'un ou plusieurs habitants.

Les décisions se prennent si possible à l'unanimité ou, en cas d'impossibilité, avec une majorité de 60%. En fait, il s'agit bien d'une pratique de démocratie directe avec mandat défini de caractère révocable pour des activités bien déterminées, dans ou en dehors du hameau. Ces activités de délégation étant considérées comme n'importe quelle activité collective.

C'est cette assemblée qui décide des orientations clés du village et détermine en dernier ressort du budget communal, prioritairement en fonction des besoins communaux mais aussi en fonction des activités culturelles à développer avec l'association *ALAIDES*.

C'est cette structure qui se réserve aussi le droit ultime d'exclure la personne qui ne respecte pas les conditions d'admission exprimées dans ce texte et mutuellement accordées.

Los Arenalejos
Lista de correos - 29567 Alozaina
Andalousie - Espagne
fchauve@clientes.unicaja.es

---

LA LUCHA
C.N.T
F.A.I